



LA
PARTIE DE CHASSE
DE HENRI IV.

COMÉDIE

En trois Actes & en Prose,

*Avec quatre Estampes en taille-douce, d'après les
dessins de M. GRAVELOT;*

Par M. COLLÉ, Lecteur de S. A. S. Monseigneur
le Duc d'Orléans, premier Prince du Sang,

Prix, trois livres.



A PARIS,

Chez { La Veuve DUCHESNE, rue S. Jacques, au dessous
de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.
GUEFFIER, fils, rue de la Harpe, vis-à-vis la
rue S. Severin, à la Liberté.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roi,





A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
MONSEIGNEUR
LE DUC D'ORLEANS ,
PREMIER PRINCE DU SANG.



ONSEIGNEUR;

*Vous m'avez déjà permis
de vous dédier Dupuis & Des-
ronais ; vous me défendîtes alors
toute espèce d'éloge. Vous me*

permettez aujourd'hui d'offrir
à Votre ALTESSE
SÉRÉNISSE,
LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV ;

& vous me renouvellez cette
même Défense. Heureusement
MONSEIGNEUR, que, tout
puissant que vous êtes, vous
ne pouvez pas imposer au public
le Silence que vous m'ordonnez.
Je me borne donc à vous re-
nouveler les assurances de l'at-
tachement inviolable, & du
très-profond respect avec lesquels
je Suis,

MONSEIGNEUR,

De votre ALTESSE SÉRÉNISSE,

Le très-humble & très-obeissant
Serviteur, COLLÉ.



AVERTISSEMENT.

LES noms de Henri IV & de Sully sont si chers à la Nation, qu'un Auteur peut presque se flatter de la réussite d'un Ouvrage dans lequel il a le bonheur de rappeler la mémoire adorée de ce grand Roi, de ce digne Ministre.

Cette idée, qui m'a inspiré quelque confiance, me fait donner aujourd'hui au Public ma Comédie DE LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV.

Le titre seul de la Piece annonce assez que je n'ai point eu la prétention de montrer dans une Comédie le grand Roi, le premier Capitaine de son siècle, la Politique équitable, le Conquérant légitime, &c. Cette entreprise auroit été au-dessus de mes forces.

Ce sont seulement quelques instants de sa vie privée que j'ai saisis; c'est (si l'on veut me passer cette expression) *le Héros en déshabillé*, que j'ai essayé de peindre.

Par cette raison, j'ai cru qu'il étoit de l'essence de mes caractères, dans le premier Acte même de ma Piece, où j'ai été obligé de prendre un ton plus élevé que dans les deux autres, de faire néanmoins parler les deux grands Hommes que j'introduis sur la Scene, avec ce *langage de la familiarité* qu'ils avoient réellement ensemble, & que l'histoire leur donne; de conserver à Henri IV ses façons de s'exprimer qui sont consacrées; & (si j'osois le dire) cette *bonhomie adorable*, qui d'ailleurs, dans un Prince, a bien sa dignité particulière.

Aussi doit-on prévenir les personnes qui voudroient jouer cette Comédie dans leurs sociétés, que son exécution demande la plus grande vérité, & la plus naïve simplicité ; qu'il faut par conséquent que les Acteurs s'éloignent de quelque espece de déclamation que ce soit ; il faut dans les Scenes sérieuses ou intéressantes, que leur jeu soit naturel, & que leurs tons soient nobles, sans avoir rien de guindé.

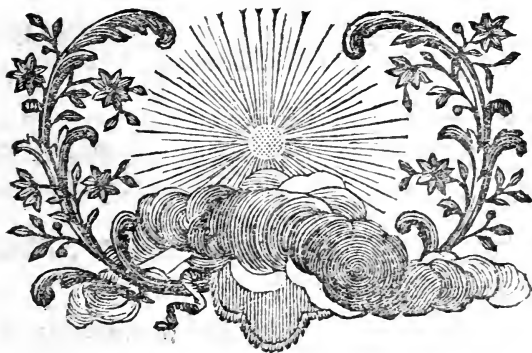
J'ai assisté à des représentations de cette Piece, jouée dans cet esprit, & dans un point de vérité & de perfection que je n'aurois jamais imaginé que l'on pût atteindre. D'après ce que j'ai vu, je pourrois assurer que cette Comédie ainsi rendue, est d'un grand effet théâtral, & fait aux Spectateurs l'illusion la plus complete, sur-tout lorsque l'on y joint (comme je l'ai encore vu) le costume des habits à la diversité des décorations analogues au sujet.

Je ne dois pas laisser ignorer que j'ai pris l'idée, & une partie du fond de ma Piece, d'une *Comédie Angloise*, dont la traduction est imprimée. Le Public judicieux distinguera facilement ce que je dois à l'Auteur Anglois, d'avec ce qui m'est propre. L'on verra aussi que les Mémoires de Sully ne m'ont pas été inutiles.

M. Sedaine, dont les talents & le génie marqué pour le Théâtre sont si connus, n'a pas dédaigné de puiser dans la même source que moi : c'est de cette même *Comédie Anglaise* qu'il a tiré *le Roi & le Fermier*, ainsi qu'il l'a avoué lui-même en le faisant imprimer. Le succès brillant qu'il a eu, & qu'il continue d'avoir, justifie le choix qu'il a fait de ce sujet. Heureusement nous ne nous sommes nullement rencontrés dans

AVERTISSEMENT. ix

la maniere dont nous en avons tiré parti l'un & l'autre ; tout ce qui me reste à désirer à présent , c'est que mon succès ne soit pas différent , & approche un peu du sien.



P E R S O N N A G E S.

HENRI IV ROI DE FRANCE.

Le Duc de SULLY, *son premier Ministre.*

Le Duc de BELLEGARDE, *Grand Ecuyer.*

Le Marquis de CONCHINY, *Favori de la Reine.*

Le Marquis de PRASLIN,
Capitaine des Gardes.

Différents Seigneurs de la Cour.

Deux Gardes-du-Corps.

LA BRISÉE,

SAINT-JEAN,

} *Officiers des Chasses de la
Forêt de Fontainebleau.*

MICHEL RICHARD, dit MICHAU, *Méunier
à Lieursain.*

RICHARD, fils de Michau, *Amoureux d'A-
gathe.*

MARGOT, *Femme de Michau.*

CATAU, fille de Michau, *Amoureuse de Lucas.*

LUCAS, Payfan de Lieursain, *Amoureux d'
Catau.*

AGATHE, Payfanne de Lieursain, *Amoureuse
de Richard.*

Un BUCHERON.

Deux BRACONNIERS.

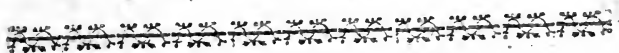
Un GARDE-CHASSE, *demeurant à Lieursain.*



L A

PARTIE DE CHASSE
DE HENRI IV,
COMÉDIE

En trois Actes & en Prose.



ACTE I.

*La Scène est à Fontainebleau, dans la galerie des
Réformés, au bout de laquelle est l'anti-chambre
du Roi.*

SCÈNE PREMIÈRE.

*Le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de
CONCHINY, tous deux en uniforme de chasse.*

Le Marquis de CONCHINY, d'un air triste.

Nous voici donc depuis quatre jours à ce
Fontainebleau,... & nous allons partir dans
deux heures pour la chasse, mon cher Duc de
Bellegarde ?

Le Duc de BELLEGARDE , à part.

Mon cher Duc de Bellegarde !... le fat !...
Haut. Oui , mon très-cher Marquis de Conchiny ; nous allons aujourd'hui prendre un cerf ,... peut-être deux ; ... & au retour nous soupions avec le Roi ; (car il vous a nommé aussi , vous , Monsieur ,) *d'un air mystérieux.* Cela s'arrange merveilleusement avec vos vues que j'ai pénétrées... Pour moi ,... cela me contrarie un peu ;... mais cela fait le désespoir à coup sûr d'une très-grande Dame qui ne m'avoit pas destiné à souper ce soir avec le Roi.

Le Marquis de CONCHINY.

Je vous en livre autant. Et cette chasse ,... & ce souper sur-tout ,... que dans tout autre temps j'eusse désiré avec passion ,... me désolent dans ce moment-ci.

Le Duc de BELLEGARDE , d'un air léger.

Vous désolent , Monsieur de Conchiny ?... Eh ! mon Dieu ! oui , je fais bien ; & vous me dites encore hier au soir que votre dessein étoit d'aller faire aujourd'hui un tour à Paris , pour voir votre petite Agathe... *d'un ton plus sérieux.* Mais , mon très-cher Monsieur , vous n'êtes pas assez constamment dans les bonnes grâces du Roi , pour que ce contre-temps-ci (si c'en est un si grand que l'honneur de souper avec votre Maître) puisse tant vous désoler.

Le Marquis de CONCHINY.

D'accord , Monsieur le Duc ; & je sens bien que je dois tout sacrifier pour suivre ici cette grande affaire que vous savez...

Le Duc de BELLEGARDE , l'interrompant.

Eh ! y a-t-il donc à balancer ? Oh ! Monsieur ; il faut faire marcher les affaires d'abord... Que les femmes viennent après , rien n'est plus juste ; on leur donne ensuite son temps , s'il en reste.

Le Marquis de CONCHINY.

Je conviens de tout cela ; mais c'est que vous ignorez que dans l'instant même , je reçois une lettre de Fabricio , de mon valet de chambre de confiance , de celui qui a chez moi le détail de ces choses-là ;..... & ce négligent coquin me marque que cette petite payfanne s'est sauvée hier dès le grand matin , en attachant ses draps à sa fenêtre , de la maison de Paris où je la faisois garder à vue par ce maraud-là.

Le Duc de BELLEGARDE , d'un air surpris.

Agathe s'est enfuie de chez vous ?... Je ne conçois rien à cela. Comment ! eh ! à quoi en étiez-vous donc avec elle ?

Le Marquis de CONCHINY.

J'en étois... J'en étois à rien.

Le Duc de BELLEGARDE.

A rien ! allons donc , quel conte !

Le Marquis de CONCHINY.

Oh ! à rien , ce qui s'appelle rien.

Le Duc de BELLEGARDE.

Et mais , cela est fabuleux , ce que vous voulez me faire croire-là.

Le Marquis de CONCHINY.

Ce n'est point une fable , vous dis-je ; d'honneur , rien n'est plus vrai. La petite sotte aime un animal de payfan , qu'elle alloit épouser quand je la fis enlever par Fabricio ;..... elle adore

Monfieur Richard ;..... le fils d'un Meünier qui eft de fon village , qui eft de Lieurfain.

Le Duc de BELLEGARDE , d'un air railleur.

Un Payfan de Lieurfain !.... l'héritier présomptif d'un Meünier ! voilà ce qui s'appelle un rival à craindre ! comment diable ! voilà des obstacles qui ont dû vous arrêter tout court.

Le Marquis de CONCHINY.

Ne penfez pas rire , Monfieur le Duc , ils ont été infurmontables , du moins pour moi. C'est que c'est une vertu !.... c'étoient des fureurs.... Quoi donc ! une fois n'a-t-elle pas penfé fe poigner avec un couteau qu'elle trouva fous fa main , & que j'eus toutes les peines du monde à lui arracher.

Le Duc de BELLEGARDE , d'un air badin.

Fort bien , continuez , Monfieur , vous rendez de plus en plus votre petit roman fort vraifemblable ; car enfin rien n'eft plus commun que de voir une femme fe tuer ,... & fur-tout quand on l'en empêche.

Le Marquis de CONCHINY , vivement.

Oh ! parbleu , elle ne jouoit pas cela , elle y alloit bon jeu , bon argent.

Le Duc de BELLEGARDE , d'un ton badin.

Tout de bon ? cela étoit sérieux ! mais c'est du vrai tragique , en ce cas-là.

*Le Marquis de CONCHINY , fans l'écouter ,
& après avoir révé un moment.*

J'aurois toutes les envies du monde de vous laiffer courre votre cerf à vous autres ,... & de pouffer jufqu'à Paris , moi , fi le rendez-vous de la chaffe étoit de ce côté-là.... Eh ! parbleu ,

j'apperçois là-dedans deux Officiers des chasses ,
 permettez-vous que je sache d'eux ?... Messieurs ,
 Messieurs , un mot , s'il vous plaît.

SCÈNE II.

*Le Duc de BELLEGARDE , le Marquis de
 CONCHINY , les deux OFFICIERS
 des chasses.*

Les OFFICIERS des Chasses ensemble.

Que souhaitez-vous , Monsieur le Marquis ?
Le Marquis de CONCHINY.

Dites-moi un peu , Messieurs , de quel côté de
 la forêt est le rendez-vous de la chasse aujourd'hui ?

I. OFFICIER des Chasses.

Monsieur le Marquis , c'est au carrefour de
 Chailly.

Le Marquis de CONCHINY.

Eh ! où est ce carrefour-là ?

II. OFFICIER des Chasses.

Eh mais , Monsieur le Marquis , c'est à près de
 trois lieues d'ici ;... en tirant droit vers Paris ;... &
 par le rapport que nous en avons entendu faire
 à la Brisée qui a détourné le cerf au buisson des
 Halliers , il vous fera faire du chemin ; il a les
 pincés & les os gros , il est fort bas jointé ; &
 par les fumées (a-t-il dit) qu'il a vues dans les
 Gaignages , il le juge tout aussi cerf qu'il l'est à
 coup sûr par le pied.

I. OFFICIER des Chasses.

Oh ! oui , il assure que c'est un cerf dix cors...
 Oh ! il vous conduira loin... que fait-on ?...
 peut-être jusqu'à Rosny ... *d'une voix basse &
 d'un air de mystère , au Duc de Bellegarde : où l'on
 dit que Monsieur de Sully est exilé d'hier au soir.*

II. OFFICIER des Chasses , *d'un air important.*

Non , il n'est parti que de ce matin , la
 nouvelle est-elle vraie , Monsieur le Duc ?

Le Duc de BELLEGARDE , avec indignation.

Eh si donc ! eh ! non ; Messieurs , il n'y en
 a point de plus fausse.

Le Marquis de CONCHINY.

Et qui ait moins d'apparence ; je viens de le
 voir entrer au Conseil avec le Roi.

I. OFFICIER des Chasses , *d'un air d'humeur.*

J'aimerois bien mieux qu'il fut entré dans son
 exil , il ne continueroit pas-là ses injustices , qu'il
 appelle des économies royales.

II. OFFICIER des Chasses.

Cela est vrai ; car tout récemment encore , il
 vient de nous supprimer de nos droits ; & sûre-
 ment c'est pour en profiter lui-même ; je suis bien
 certain qu'il ne revient rien au Roi de ces retran-
 chements-là.

Le Duc de BELLEGARDE , d'un ton à imposer.

Doucement , Messieurs , doucement , parlez
 avec plus de retenue & de respect d'un si grand
 Ministre.

Le Marquis de CONCHINY.

Messieurs , Monsieur le Duc de Bellegarde a
 raison ; il ne faut jamais dire du mal des gens en
 place , *à part...* tant qu'ils y sont. *Le*

Le Duc de BELLEGARDE.

Allons , allons , Messieurs , laissez-nous.

*Ces deux Officiers se retirent dans la piece du fond ,
où ils restent jusqu'à la fin de l'Acte.*

SCENE III.

*Le Duc de BELLEGARDE ;
le Marquis de CONCHINY.*

Le Marquis de CONCHINY , vivement.

EH bien ! Monsieur le Duc , vous voyez par
ce bruit général de l'exil de Monsieur de Sul-
ly , la preuve du désir que l'on en a ma foi , je
ne m'éloignerai pas. Je ne veux m'occuper que du
souper de ce soir ;.... & d'y saisir l'occasion de
parler au Roi , pour achever de le désabuser
de son Monsieur de Rosny , que je crois actuelle-
ment perdu , si vous voulez y donner les mains.

Le Duc de BELLEGARDE.

Eh bien , tenez , je serois fâché qu'il le fût ; au
vrai , j'en serois fâché ; car j'aime la personne
de Monsieur de Sully , moi : mais cependant on
ne sauroit s'empêcher de désirer un peu qu'il
ne soit plus en place ; car dès qu'on demande la
moindre grâce , l'on rencontre toujours en son
chemin l'humeur inflexible de ce cher homme-
là & cela est excédant.

Le Marquis de CONCHINY , vivement.

Sans doute ; & c'est ce caractère intraitable
& qui ne se plie point , qui auroit dû vous enga-

ger , Monsieur le Duc , à vous mettre de notre partie , qui est bien liée... Pour vous y déterminer , je vais m'ouvrir entièrement à vous : j'ose vous assurer d'abord , que pour peu que nous fussions appuyés d'ailleurs , notre homme seroit bintôt culbuté , je vois cela clairement. La Signora Galigai est sublime pour ces sortes d'opérations-là , c'est-elle qui a tout conduit c'est un génie.

Le Duc de BELLEGARDE.

Oui , c'est une femme adroite , à ce qu'ils disent tous.

Le Marquis de CONCHINY , très-vivement.

Oh ! elle est admirable ! indépendamment des écrits satyriques & des pasquinades qu'elle a fait semer à la Cour contre Monsieur de Rosny , (& que je crois même qu'elle a fait composer ,) c'est encore par ses soins & d'après ses recherches que le public a été inondé de mémoires véridiques & sanglants , qui dévoilent toutes les malversations de Monsieur de Sully , & qui démasquent ses projets ambitieux & criminels... Ensuite je fais qu'elle a fait passer jusqu'au Roi , par des personnes sûres & honnêtes , des accusations plus directes , où le vrai est si bien mêlé avec le vraisemblable , qu'à moins d'un miracle , je le défie de s'en tirer.

Le Duc de BELLEGARDE.

Monsieur Monsieur je ne serois point surpris qu'il s'en tirât encore , il a de furieuses ressources dans l'ascendant qu'il a pris sur l'esprit du Roi , & dans l'inclination naturelle que ce Prince a toujours eue pour lui.

Le Marquis de CONCHINY, très-vivement.

Eh ! Monsieur le Duc , c'est tout cela même qui tournera encore contre lui. Plus le Roi a eu & conserve d'amitié pour Monsieur de Sully , & plus il fera indigné de l'abus qu'il en aura fait.

Conduisant mystérieusement le Duc de Bellegarde à un coin du théâtre, & baissant le ton de la voix.

Nous avons porté hier le dernier coup , c'est un écrit de M. de Rosny lui-même ; c'est un billet de lui que nous avons tourné contre lui & cela pourtant sans malignité..... Après l'avoir lu , le Roi , dans la dernière colere , le lui renvoya sur le champ par la Varenne , qui vint me le redire ; & qui , sur quelques mots échappés à Sa Majesté , a semé ici le bruit de son exil , qui s'est répandu , comme vous l'avez vu.... Ah ! Monsieur le Duc , si vous aviez voulu nous aider !

Le Duc de BELLEGARDE, légèrement.

Vous aider , moi !.... j'en suis bien éloigné , Monsieur de Conchiny , assurément ; & comme je vous l'ai dit , il me reste toujours pour ce chien d'homme-là un fond d'amitié dont je ne saurois me débarrasser..... Et puis , d'ailleurs , c'est que je suis si peu fait à l'intrigue , j'y suis si gauche , que j'aime cent fois mieux me trouver à une surprise de Place , que dans une tracasserie de Cour. J'y suis moins mal-adroit , vous dis-je.

Le Marquis de CONCHINY, souriant.

Monsieur le Duc , vous avez plus d'adresse que vous n'en voulez faire paroître. La vôtre dans ce moment-ci ne m'échappe pas ; & voici en quoi elle consiste , vous profiterez de l'effet de la mine , s'il est heureux ; & au cas qu'elle soit

éventée , vous ne pourrez pas même être soupçonné d'avoir été un des Ingénieurs.

*Le Duc de BELLEGARDE d'un air sérieux
& fier , & avec beaucoup de hauteur.*

Un moment , Monsieur , s'il vous plaît ; vous ne pouvez ni ne devez penser que...

*Le Marquis de CONCHINY l'interrompant ;
d'un air soumis & respectueux.*

Eh ! non , non , Monsieur le Duc ; je vois à présent ce que je puis , & ce que je dois penser de votre inaction. Tenez , votre vieille franchise , à vous autres Seigneurs François , vous fait regarder toute intrigue , même la plus juste , comme un mal ; moi , je n'y en trouve aucun ; au contraire , vu celui que Monsieur de Rosny cause dans le Royaume , c'est une obligation que la France nous aura , à la Signora Galigai , & à moi , d'avoir intrigué pour la délivrer de ce Ministre-là. Dans tout ceci notre intention est bonne , nous ne voulons que le bien du François , nous autres.

Le Duc de BELLEGARDE , d'un air railleur.

Oh ! je fais bien que c'est-là votre but.... mais voici le Roi qui sort du Conseil.

Le Marquis de CONCHINY , bas au Duc de Bellegarde :

Monsieur de Sully l'accompagne. Ils ont toujours l'air du plus grand froid , ils sont toujours mal ensemble ; cela est excellent !

SCENE IV.

HENRI, *en uniforme de chasse, le Duc de SULLY, en habit ordinaire, le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY, suite de COURTISANS, & les deux OFFICIERS des Chasses, qui se tiennent tous à la porte de l'antichambre du Roi.*

HENRI, *s'avancant avec le Duc de Sully, auquel il marque avoir envie de parler d'abord; il se contient & se retourne vers le Duc de Bellegarde.*

Bon jour, mon cher Bellegarde; bon jour, Monsieur de Conchiny. *A Sully*: le Conseil a fini plutôt que je ne croyois, Monsieur de Sully. Notre rendez-vous n'est qu'à midi, Messieurs, nous aurons du temps pour tout.

Le Duc de BELLEGARDE.

Ma foi, Sire, Votre Majesté aura aujourd'hui un temps admirable pour sa Chasse.

HENRI, *d'un air inquiet.*

Oui; l'on ne pouvoit pas désirer une plus belle journée pour cette saison-ci..... pour l'automne.

Le Duc de SULLY,

Avant son départ, Votre Majesté n'auroit-elle point encore quelques autres ordres à me donner?

HENRI, *d'un air froid & gêné.*

Non, Monsieur, il me semble vous les avoir tous donnés dans le Conseil.... à moins que vous-même vous n'ayez quelque chose de particulier à me dire.

Le Duc de SULLY.

Non, Sire ; je ne crois avoir rien oublié.....
Ah ! pardonnez-moi , je me rappelle à présent
l'affaire du brave Crillon , & je vais de ce pas
chez lui pour ...

HENRI, *l'interrompant avec un air
d'impatience.*

Vous n'auriez pas le temps de finir avec Crillon ,
Monsieur ; il vient à la Chasse avec moi.... Mais
n'auriez-vous rien à me dire , *de l'air de l'embarras* ,
qui vous regardât , vous , Monsieur ? Tenez ,
auriez-vous le loisir de m'attendre ici un mo-
ment ?... cela ne vous gêne-t-il point , Monsieur ?

Le Duc de SULLY s'inclinant profondément.

Moi , Sire ! ma vie & mon temps ont toujours
appartenu à Votre Majesté. Dans l'instant même ,
si vous l'ordonnez....

HENRI, *d'un air plus affectueux.*

Non , dans cet instant-ci , il faut que j'aille
voir la Reine , que j'aille embrasser mes enfants ,
je m'en meurs d'envie. Attendez-moi ici même ,
dans cette galerie... *d'un air contraint* : il faut
bien que je vous parle de vous , puisque vous
ne voulez point m'en parler le premier.....
Vous , mon cher Bellegarde , suivez-moi ; vous
n'entrerez pas chez la Reine , il est de trop bonne
heure ; il ne fera pas encore grand jour ; mais ,
en y allant , j'ai un mot à vous dire sur votre
Gouvernement de Bourgogne. Venez avec moi ,
mon ami.

*Le Roi sort avec M. de Bellegarde , une partie
de ses Courtisans le suivent , les autres restent dans
la piece du fond , avec les deux Gardes-Chasses.
M. de Sully & M. de Conchiny s'avancent.*

S C E N E V.

Le Duc de SULLY , le Marq. de CONCHINY.

Le Marquis de CONCHINY à part.

FAisons parler Monsieur de Sully ; il lui échappera sûrement quelques propos indiscrets & pleins de hauteur , je les rendrai au Roi ce soir , tels qu'il me les aura tenus ; *haut.* Vous me voyez , Monsieur le Duc , dans la plus grande joie de l'entretien particulier que le Roi veut avoir avec vous. Vous dissiperez facilement tous les nuages qui se sont élevés contre vous & lui , depuis quelque temps... je le desiré bien vivement du moins.

Le Duc de SULLY , d'un air froid.

Je vous en ai toute l'obligation que je dois vous en avoir , Monsieur de Conchiny.

Le Marquis de CONCHINY très-vivement.

Ah , Monsieur ! qu'un grand Ministre est à plaindre ! l'envie & la calomnie le poursuivent sans relâche ; avec tout autre Prince que notre Monarque , je craindrois que.....

Le Duc de SULLY l'interrompant d'un ton fier.

Oui , mais avec lui je n'ai rien à craindre , & je ne crains rien , Monsieur.

Le Marquis de CONCHINY très-vivement.

Vous pouvez avoir raison avec ce Prince-ci , qui a toujours devant les yeux vos services en tout genre.... qui se souvient que dans les premiers temps vous lui avez sacrifié votre fortune ; que vous avez exposé nulle fois votre vie à

ses côtés ; que des blessures dont vous êtes couvert , vous en avez encore . . .

Le Duc de SULLY l'interrompant avec impatience.

Eh ! Monsieur , de grace , abrégeons.

Le Marquis de CONCHINY continuant.

Je n'en dis point trop , Monsieur , & le Roi doit toujours avoir présent à l'esprit , que vous avez négocié au-dedans , avec tous les Grands de son Etat , desquels il a été obligé de racheter son Royaume piece à piece Qu'au dehors vos négociations ont encore été plus brillantes ; il ne doit pas lui sortir de la mémoire que la feue Reine Elizabeth vous donna à Londres

Le Duc de SULLY , avec une impatience encore plus vive.

Vive Dieu ! Monsieur , encore une fois , finissons. Toutes ces louanges si sincères ne me tourneront point la tête , je vous en préviens. Voyons ; à quoi en voulez-vous venir ?

Le Marquis de CONCHINY , avec la plus grande vivacité.

J'en veux venir , Monsieur le Duc , à la conséquence de tout cela : c'est qu'il est impossible que le Roi n'ait pas conservé pour vous au fond de son cœur , toute la reconnoissance qu'il doit à vos services ; & je vous supplie de me dire si vous n'êtes pas de la dernière surprise que ce Prince , après toutes les obligations qu'il vous a , & connoissant aussi bien votre ame , puisse un instant prêter l'oreille aux imputations calomnieuses , dont on ne cesse de vous noircir dans son esprit depuis quelques mois.

Le Duc de SULLY , avec un air froid & railleur.

Tenez , Monsieur de Conchiny avec un homme moins franc que vous ne l'êtes & qui n'auroit pas le cœur sur les lèvres comme vous l'avez , je pourrois imaginer que la question que vous me faites-là , seroit tout-à-fait insidieuse , & qu'il me seroit également dangereux d'y répondre , ou de me taire ; mais avec vous....

Le Marquis de CONCHINY l'interrompant.

Moi , qui vous suis dévoué , & qui...

Le Duc de SULLY l'interrompant aussi.

Oh ! Je le fais bien , Monsieur de Conchiny ! aussi je vous dis qu'avec tout autre que vous , si je gardois le silence dans ce cas-ci , ce silence pourroit être interprété au Roi , (par-tout autre que par vous) comme l'effet d'une fierté criminelle ; & que... si je parlois , au contraire , & que je convinssé de la facilité prétendue du Roi à croire mes ennemis , j'offenserois injustement mon Maître & mon Bienfaiteur.

Le Marquis de CONCHINY.

Oui , j'entends très-bien...

Le Duc de SULLY l'interrompant.

Cependant Monsieur , malgré les risques qu'il y auroit à courir en s'expliquant dans une circonstance si délicate , je dirois à ce quelqu'un d'artificieux , de mal-intentionné , & qui viendrait pour fonder mes sentimens sur tout cela , ce que je vous dirai à vous-même , Monsieur de Conchiny , ce que je dirois à mon meilleur ami : c'est qu'ayant toujours vécu sans reproches , & comptant fermement sur la justice du Roi , je suis si persuadé , si convaincu d'ailleurs de ses bontés

pour moi, que quand j'entendrois de la bouche même de Sa Majesté, qu'elle m'abandonne, je ne l'en croirois pas ; & que j'imaginerois que sa langue a trompé son cœur.

Le Marquis de CONCHINY, d'un air d'embarras.

Ah ! Monsieur !... oui ;... mais gardez-vous bien de vous livrer.... à cette confiance aveugle, ... & voyez...

Le Duc de SULLY, d'un air fier, & avec un mépris marqué.

Je ne vois rien, & ne veux rien voir que cela, Monsieur. Ce sont les purs sentiments de mon ame, & que vous pouvez rendre à Sa Majesté dans les mêmes termes.... Dans les mêmes termes.... c'est ce que je n'attends pas de vous ; cependant, Monsieur, si vous voulez que je vous parle à présent d'un style plus clair & moins figuré....

Le Marquis de CONCHINY, troublé.

Comment, Monsieur !... moi ! pourriez-vous me croire capable ? Mais voici le Roi de retour.

SCENE VI.

HENRI IV, le Duc de SULLY.

LE Roi s'arrête à la porte de la galerie. Le Duc de Sully & le Marquis de Conchiny vont à lui ; ce dernier entre dans l'antichambre du Roi ; il doit y rester en vue avec le Duc de Bellegarde pendant la Scène ; M. le Marquis de Praslin &

quelques autres personnages muets , ainsi que les Officiers des chasses ci-dessus , resteront aussi dans cette piece , & marqueront leur curiosité & leur inquiétude de l'événement de cet entretien.

HENRI donnant ses ordres à l'entrée de la galerie.

Bellegarde , d'Aumont , Brissac , Duplessis , Matignon , Villars , la Châtre , Clermont , & vous aussi , Monsieur de Montmorenci , tenez-vous tous quelques moments dans cette piece-ci , je vous prie ; nous partirons après pour la chasse ; mais j'ai à parler auparavant , en particulier , à Monsieur de Sully.... Marquis de Praslin ?

*Le Marquis de PRASLIN. **

Sire....

HENRI au Marquis de Praslin.

Tenez-vous aussi là-dedans , & mettez à cette porte deux de mes Gardes en sentinelle , avec la consigne de ne laisser entrer personne dans ma galerie. N'en faites pourtant pas fermer les portes ; je ne m'embarrasse pas que l'on nous voie , mais je ne veux pas que l'on soit à portée de nous entendre.

M. de Praslin pose lui-même les deux sentinelles en dehors de la galerie.

* *Note historique.* Charles de Choiseul , Marquis de Praslin , mort Maréchal de France en 1629 , étoit Capitaine des Gardes de Henri IV. Ce fut lui qui en 1602 arrêta le Comte d'Auvergne au château de Fontainebleau.

HENRI prenant M. de Sully par la main , & l'amenant sans rien dire jusqu'au bord des lampes ; quittant ensuite sa main , il le regarde , & reste un moment sans parler.

Eh bien , Monsieur ! la façon dont nous sommes ensemble depuis fix semaines ; le froid que ie vous marque , & la contrainte dans laquelle nous vivons vis-à-vis l'un de l'autre ; vous vous accommodez donc de tout cela , Monsieur ? vous n'en êtes donc point inquiet ?

Le Duc de SULLY , d'un air noble & respectueux.

Sire , avec tout autre Prince que Henri , je me croirois perdu , en voyant que vous m'avez retiré cette bonté familiere que vous me témoigniez toujours ; mais avec Votre Majesté , j'ai pour moi votre équité , vos sentiments oserois-je dire votre amitié , & mon innocence ! tout cela me rassure & je suis tranquille.

HENRI , d'un air un peu attendri.

Cette tranquillité peut marquer , je vous l'avoue , le témoignage d'une conscience pure , & qui n'a point de reproches à se faire ; mais , cependant , Monsieur , vous ne pouvez pas ignorer que toute la France crie , & m'adresse des plaintes contre vous , & vous gardez le plus profond silence.

Le Duc de SULLY , d'un air ferme & respectueux.

Oui , Sire , c'est dans un silence respectueux que je dois attendre que Votre Majesté m'ouvre la bouche sur des faits dont il n'y a pas un seul qui ne soit de la plus grossiere calomnie.

Parler le premier à Votre Majesté , de toutes ces imputations odieuses & absurdes , c'eût été en quelque façon leur donner du crédit & en reconnoître la vérité. Il ne me convient pas de craindre de pareilles accusations , auxquelles vous-même , ne croyez pas , Sire.

HENRI , *avec bonté.*

Eh mais , mais...

Le Duc de SULLY , reprenant avec force.

Non , Sire , vous n'y croyez pas. Il n'y a qu'une seule de ces accusations qui ait quelque air de la vérité , ou pour mieux dire , de la vraisemblance. *Tirant de sa poche un papier.* C'est ce billet de moi , que vous me renvoyâtes hier au soir par la Varenne ; quatre mots que j'ai mis au bas , vous en développeront toute l'énigme. Que Votre Majesté daigne jeter les yeux sur l'explication que j'en donne. *Il donne au Roi ce papier.*

H E N R I .

Je tombe de mon haut. *Prenant la main du Duc de Sully.* Ah ! Monsieur de Rosny ! comme ils m'ont trompé ! les cruelles gens !

Le Duc de SULLY.

Quant aux satyres , & sur-tout , Sire , au libelle fait par Juvigny , avec tant de force de style & d'éloquence , & que j'ai lu tout aussi bien que Votre Majesté...

HENRI , *l'interrompant avec feu.*

Quoi ! vous l'avez lu , Rosny , & vous n'êtes pas venu tout de suite pour vous expliquer avec moi ?

Le Duc de SULLY, l'interrompant.

Non, Sire, je l'ai méprisé. Ce n'est pas que si Votre Maïesté m'en eût parlé la première, j'eusse voulu, & que je veuille encore avoir l'orgueil criminel de ne point entrer dans les détails d'une justification qui doit...

HENRI, l'interrompant.

Qu'appellez-vous justification, mon ami ? ventresaintgris, l'éclaircissement que vous me donnez sur ce billet, répond lui seul à tout ; à tout ; & je n'ai plus rien à entendre.

Le Duc de SULLY, avec le plus grand feu.

Pardonnez-moi, Sire, il est de toute nécessité que vous ayez la bonté d'entendre ma justification, & la voici.... Depuis trente-trois ans je vous sers ; j'ose dire plus, je vous aime. A mon attachement inviolable pour Votre Majesté, se joint l'honneur, dont je ne me suis & dont je ne veux jamais m'écarter ; ils se réunissent l'un & l'autre à mon intérêt personnel, qui est de vous servir jusqu'à mon dernier soupir.... Ce sont-là mes vrais sentiments.... Pour vous persuader au contraire, ou que je veux, ou que je puis vous trahir, mes ennemis couverts, ces petites gens, n'établissent dans leurs propos, & dans leurs libelles, que des possibilités purement chimériques... Eh ! en effet, quel seroit mon but dans une trahison prise dans le grand ?... De me mettre votre couronne sur la tête ?... Vous ne me croyez pas assez dépourvu de jugement pour tenter l'impossible ? De la faire passer à quelque autre branche de votre Maison, ou à quelque Puissance étrangère ? Ah, mon Prince ! Ah, mon

Héros ! quel autre Monarque , quelles Puissances , quels Etats peuvent jamais élever ma fortune aussi haut que vous avez élevé la mienne ?

HENRI , *le serrant dans ses bras.*

Ah ! mon cher Rosny ! mon cher Rosny !

Le Duc de SULLY , poursuivant avec feu.

Ah , mon cher Maître ! vous le ferez toujours... Vous m'aimez , vous m'estimez.... Oui , Sire , vous m'estimez au point que j'ai la noble présomption de croire que vous n'avez point eu (dans cette affaire ci-même) de soupçons réels sur ma fidélité ; ce que j'appelle de véritables soupçons. Non , Sire , vous n'en avez point eu.

HENRI , *reprenant vivement.*

Pour de vrais soupçons , non , mon ami , je n'en ai point eu ; à peine étoit-ce de légères inquiétudes.... & si foibles encore , qu'elles n'avoient aucune tenue. Eh ! tien , mon cher Rosny , je vais t'ouvrir mon cœur : je n'eusse même jamais eu ces légères inquiétudes ; jamais l'on ne fût parvenu à me donner les moindres ombrages sur ta fidélité , si nous eussions tous les deux vécu dans un autre temps. Mais dans ce siècle affreux , dans ce siècle de troubles , de conspirations , de trahisons , où j'ai vu , où j'ai éprouvé les plus noires perfidies , de la part de ceux que j'avois traité comme mes meilleurs amis ; où j'ai pensé être mille fois le jouet & la victime de la scélératesse de leurs complots ; ... tu me pardonneras bien , mon cher ami , ces petites échappées de défiance... Je les réparerai , Monsieur de Rosny , par de nouveaux bienfaits , qui porteront au plus

haut degré d'élévation , & vous & votre Maison, Je veux que...

Le Duc de SULLY , l'interrompant avec feu.

Arrêtez , Sire ; vos bontés pour moi iroient peut-être trop loin ; il faut y mettre des bornes. Vos malheurs , & les plus noires ingrátitudes , ont dû nourrir & étendre vos défiances ; que votre cœur n'en ait plus désormais pour moi... je le mérite... mais que Votre Majesté mette la plus grande prudence , & une extrême circonspection dans les bienfaits dont elle voudroit encore m'honorer.... Je suis le premier à lui demander à genoux ; de ne jamais me donner de places fortes , de principautés ; en un mot , de ne jamais me faire de ces sortes de graces qui pussent me donner la possibilité de me déclarer Chef de parti , si je voulois le tenter. Ces graces-là , Sire , sont des armes qui n'en feroient jamais pour moi , mais je veux ôter à mes ennemis le prétexte de m'en faire des crimes.

HENRI , *avec la plus grande vivacité de sentiment.*

Grand-Maître ; tu n'auras jamais d'ennemis à craindre tant que je vivrai.

Le Duc de SULLY , après s'être incliné pour le remercier.

Ah ! Sire , plutôt à Dieu que cela fût vrai ! mais cet entretien-ci est la preuve du contraire , & des effets cruels que peuvent produire des calomnies travaillées de main de Courtisan.

HENRI , *avec la dernière vivacité.*

Eh mais , elles n'en auroient produit aucuns , si depuis que je vous boude , cruel homme que vous êtes !

êtes ! vous eussiez voulu venir bonnement vous éclaircir avec moi... Ah ! Rosny , cela n'est pas bien à vous. Depuis trente ans que je vous ai juré amitié , moi , je n'ai rien eu sur le cœur que je ne l'aie déposé dans votre sein : projets , affaires , plaisirs , amitiés , amours , chagrins domestiques , je vous ai tout confié ; & vous , vous vous tenez sur la réserve pour une mince explication avec moi ! est-ce là être mon ami ?... Ah ! les larmes m'en viennent aux yeux !... Les Princes ne peuvent-ils donc avoir un ami ?

Le Duc de SULLY , du ton le plus attendri.

Ah ? mon adorable Maître , cette force , cette vérité de sentiment m'éclaire à présent sur ma faute. Oui , Sire , j'ai eu tort de ne m'être pas expliqué dès le premier instant , & de...

HENRI , avec la plus grande vivacité.

Oui , Monsieur , & vous sentiriez encore mille fois davantage votre tort , si vous saviez , mon ami , ce que j'ai souffert , moi , pendant notre espece de brouillerie. Que cela n'arrive donc plus ; je ne veux pas que nos petits dépits durent plus de vingt-quatre heures ; entendez-vous , Rosny ?

Le Duc de SULLY , avec passion.

Oh ! je les préviendrai dès leur naissance ! Ah ! Sire ah ! mon ami pardonnez au trouble de mon cœur ce mot qui vient de m'échapper....

HENRI , avec la dernière vivacité.

Appelle-moi ton ami , mon cher Rosny , ton ami. Eh ! que je l'ai bien sentié cette amitié que j'ai pour toi ! Tiens : lorsque tout-à-l'heure , avant de passer chez la Reine , je me suis contraint à

te faire un accueil froid , & que je t'ai appelé *Monsieur* , te rappelles-tu de ne m'avoir répondu que par une inclination de tête & une révérence profonde ? Eh bien ! en voyant ta douleur & ton attendrissement , mon cher Rosny , peu s'en est fallu que dans ce moment , je ne t'aie jetté les bras au col , & que je n'aie commencé par-là notre explication.

Le Duc de SULLY , dans le dernier attendrissement & d'une voix entre-coupée.

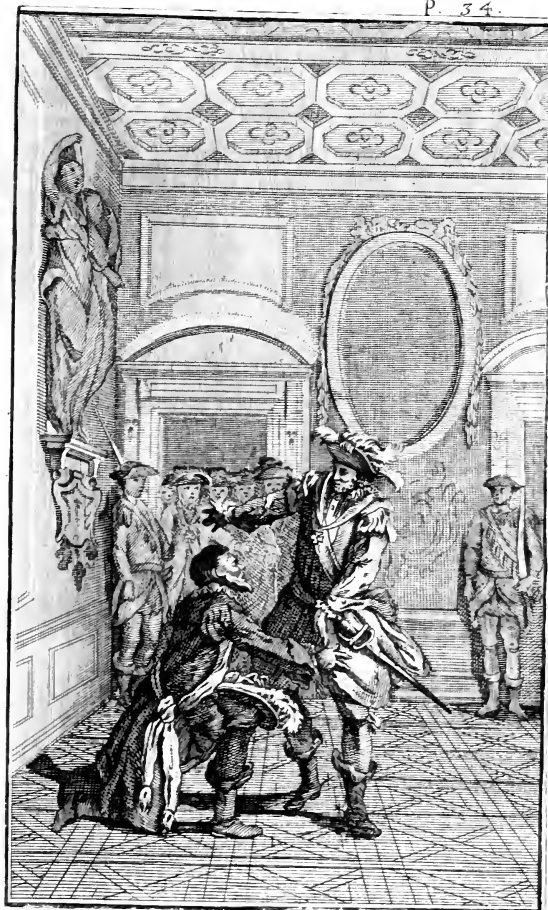
Ah ! Sire , ce dernier trait... Ah ! permettez qu'avec les larmes de la joie & de la plus tendre sensibilité je me précipite à vos pieds... pour vous remercier...

HENRI , le relevant avec vivacité.

Eh ! que faites-vous donc-là , Rosny ? Relevez-vous donc ; prenez donc garde ; ces gens-là qui vous voient , mais qui n'ont pas pu entendre ce que nous disions , vont croire que je vous pardonne ; vous n'y songez pas , relevez-vous donc.

Rosny , un genou en terre , reste la bouche collée sur la main du Roi pendant tout ce couplet ; le Roi le relève & l'embrasse à plusieurs reprises.





Relevez-vous, mais relevez-vous donc Rohy !
ils vont croire que je vous pardonne.



SCENE VII.

HENRI, *le Duc de SULLY, le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY, SEIGNEURS de la suite du Roi, les OFFICIERS des Chasses.*

HENRI, *s'avancant vers la porte.*

M Arquis de Praslin, faites relever vos fenestrelles. Tout le monde peut entrer ; & partons pour la chasse. Mais avant que de monter à cheval, je suis bien aise, Messieurs, de vous déclarer à tous, que j'aime Rosny plus que jamais & qu'entre lui & moi, c'est à la vie & à la mort.

Le Duc de SULLY.

Ah ! Sire, comment pourrai-je jamais reconnoître....

HENRI, *l'interrompant.*

En continuant de me servir comme vous m'avez toujours servi, Monsieur de Rosny.

Le Duc de BELLEGARDE au Duc de Sully.

Ah ! parbleu, mon cher Duc, je prends bien part....

Le Marquis de CONCHINY, l'interrompant.

Ah ! Monsieur, l'excès de ma joie....

HENRI, *l'interrompant.*

Allons, allons ; vous lui ferez tous vos compliments à la chasse, où je veux qu'il vienne avec nous.

Le Duc de SULLY.

Moi, Sire ?

H E N R I.

Vous même , mon cher Rosny : je fais bien que vous n'aimez pas autrement la Chasse ; mais j'aime à être avec vous aujourd'hui , moi , toute la journée , mon ami.

Le Duc de SULLY.

Je suis pénétré de ce que vous dites-là , Sire ; cependant si Votre Majesté me dispensoit...

H E N R I , *l'interrompant.*

Non , mon pauvre Rosny , ma Chasse ne peut être heureuse si vous n'y venez pas ; & j'ai des pressentiments que si vous en êtes , il nous y arrivera des aventures agréables ; j'ai cela dans l'idée. Allez donc vous habiller , & venez nous joindre au rendez-vous ; l'on n'attaquera pas que vous n'y soyez. *Il lui donne un petit coup sur la joue , en signe d'amitié.*

Le Duc de SULLY.

Allons ; Sire , je cours donc vite m'habiller : *il sort.*

S C E N E V I I I .

H E N R I , & *les précédents.*

H E N R I .

Monsieur de Conchiny , il y aura bien des gens à qui ce raccommodement-ci ne plaira pas jusqu'à un certain point.

Le Marquis de CONCHINY.

Ce n'est pas à moi , Sire , je vous le jure :

Le Duc de BELLEGARDE.

Ma foi , Sire , ce raccommodement-ci étoit désiré de tous ceux qui aiment le bien de votre Etat. Cet homme-là fera toujours le bras droit de Votre Majesté , & il est d'une habileté dans les affaires.

HENRI , *l'interrompant.*

Qu'appellez-vous dans les affaires ! ajoutez donc , à la tête de mes Armées , dans mes Conseils , dans les Ambassades... Je l'ai toujours présenté avec succès à mes amis & à mes ennemis ; mais , partons , partons.

Le Roi sort , suivi de toute sa Cour.

Fia du premier acte.



ACTE II.

*Le Théâtre représente l'entrée de la Forêt de Senart ,
du côté de Lieurfain.*

SCENE PREMIERE.

LUCAS , CATAU , habillés en Paysans du
temps de Henri IV.

L'on entend un cor de chasse dans l'éloignement.

L U C A S.

P Arguenne , Mamselle Catau , entendais-vous
ces corneux-là ? Encore un coup , v'nais-vous
en voir la Chasse avec moi ; all-n'est pas loin d'ici ;
allons du côté que j'entendons les cors.

C A T A U.

Oh ! Lucas , je n'ons pas le temps ; faut que
j'nous en r'tournions cheux nous.

L U C A S.

Dame ! c'est que ça n'arrive pas tous les jours
au moins , que la chasse vienne jusqu'à Lieur-
fain ! j'y verrons peut-être notre bon Roi Henri.

C A T A U.

Vraiment , j'aurions ben envie de l'voir ; car
je ne l'connoissons pas pus qu'toi , Lucas ; mais ,
il se fait tard , ma mere m'attend ; faut que je
l'y aide à faire le souper. Mon frere Richard ar-
rive ce soir.

L U C A S.

Quoi ! Monsieur Richard arrive ce soir !
queu plaisir ! queue joie ! j'aspérons qu'il déter-
minera à mon mariage avec vous , Monsieur
Michau votre pere , qui barguigne toujours....
Mais morguenne , c'est bien mal à vous de ne
m'avoir pas déjà dit ste nouvelle-là !

C A T A U.

Est-ce que j'ai pu vous la dire pus tôt donc ?
je viens de l'apprendre tout à stheure.

L U C A S.

Eh bian falloit me la dire tout de suite.

C A T A U.

Queue raison ! est-ce que je pouvois vous di-
re ça auparavant que de vous avoir rencontré ?

L U C A S.

Bon ! vous pensiais bien à me rencontrer tant
seulement ! vous ne pensiais qu'à courir après
la chasse. Est-ce là de l'amiquié donc , quand on
a une bonne nouvelle à apprendre à queuqu'un ?

C A T A U.

Mais , voyez donc queue querelle il me fait
pendant que je n'ai voulu voir la Chasse que
parce que favois ben que je l'rencontrerions
en chemin , ce bijou-là !... & il faut encore qu'il
me gronde !... Allez , vous êtes un ingrat.

L U C A S , *d'un air tendre.*

Eh ! pardon , Mamselle Catau ! c'est que j'i-
gnorions tout ça , nous.... dame ! voyais-vous ,
c'est que j'vous aimons tant , tant , tant.

C A T A U.

Eh pardi ! je vous aimons ben aussi , nous ,
Monfieu Lucas ; mais je n'vous grondons pas que
vous ne l'méritiais.

L U C A S , *en riant.*

Oh ! tâtigué ! vous me grondais bien queuque fois sans que je l'méritions ; par exemple , hier encore , devant Monfieu & Madame Michau , ne me grondites-vous pas d'importance à propos de fte dévargondée d'Agathe , qui a pris sa volée avec ce jeune Seigneur ? Dirais-vous encore que j'avions tort ?

C A T A U , *d'un air mutin.*

Oui , sans doute , je le dirai encore. Je ne saurois croire , moi , qu'Agathe s'en soit en-allée exprès avec ce Monfieu ; c'est une fille si raisonnable , alle aimoit tant mon frere Richard ! Allais , allais , il y a queuque chose à cela que je n'comprenons pas.

L U C A S , *en se moquant.*

Oh ! jarnigoi , je l'comprends bian moi.

C A T A U.

Oh ! tien , Lucas , ne renouvelions pas fte querelle-là , car je te grondrions encore , si j'avions le temps. Mais j'ons affaire. Adieu , Lucas.

L U C A S.

Adieu , méchante.

C A T A U , *lui jettant son bouquet au nez.*

Méchante ! tien vla pour t'apprendre à parler.

S C E N E I I.

L U C A S *seul.*

A Ttendais donc , attendais donc. La petite espiegle ! alle est déjà bian loin... C'est gentil pourtant , ça ; la façon dont all' me baille son

bouquet , en faisant semblant de me l'jetter au nez ! ça est tout-à-fait agriable ! *Ramassant le bouquet , & appercevant Agathe en se relevant.* Mais , que vois-je , ons-je la barlue ! avec tous ces biaux ajustorions-là , c'est Mamselle Agathe , Dieu me pardonne !

S C E N E I I I.

LUCAS, AGATHE *habillée comme une Bourgeoise étoffée du temps de Henri IV , en vertugadin , en grand collet monté , en dentelles fort empefées , & coëffée en dentelles noires.*

A G A T H E :

C'est moi-même , mon cher Lucas ; de grace écoute-moi un moment....

LUCAS, *l'interrompant.*

Tatigué , comm'vous vla brave , Mamselle Agathe ! vous vla vêtue comme une Princesse ! vous arrivais donc de Paris ?.. de la Cour !... faut qu'vous y ayez fait une belle forteune , depuis fix semaines qu'ous êtes disparue de Lieur-
lain ? Monsieur Jérôme vot père , qu'est l'pus p'tit Fermier de ce canton , n'a pas dû vous recon-
noître. Allais , vous devriais mourir de pure honte !

A G A T H E, *d'une air triste.*

Hélas ! les apparences sont contre moi ; mais je ne suis point coupable : le Marquis de Con-
chiny m'a fait enlever malgré moi , & m'a fait

conduire à Paris ; ce cruel m'a tenue fix semaines dans une espèce de prison.... ma vertu , mon courage & mon désespoir , m'ont prêté les forces nécessaires pour me tirer de ses mains : je me suis échappée , j'arrive à l'instant , & n'ayant aperçu d'abord , & ayant à te parler , je n'ai pas voulu me donner le temps de quitter ces habits qu'on m'avoit forcée de prendre , & qui paroissent déposer contre mon honneur.

LUCAS , *d'un air moqueur.*

Déposer contre mon honneur ! les biaux tar-
mes ! comme ça est bian dit ! vla c'que c'est que d'avoir demeuré , depuis vot enfance jusqu'à l'âge de quatorze ans , cheux s^{te} Signora Léonor Galigai , là oufque le Marquis de Conchiny est devenu vot' amoureux. Dame ! d'avoir été élevée cheux ces grands Seigneurs , ça vous ouvre l'esprit d'une jeune fille , ça ! ça vous a appris à bian parler , & à mal agir... Mais parce qu'ous avais de l'esprit , pensais-vous pour ça que je sommes des bêtes , nous ?... croyais-vous que je vous crairons ? tarare ! comm'je fis la dupe de s^{te} belle loquence-là !

A G A T H E.

Mais , si tu veux bien , mon ami..

LUCAS , *l'interrompant.*

Moi , vot ami ! après c'qu'ous avais fait ! l'ami d'eune perfide qui trahit Monsieur Richard , à qui alle assure qu'all'laine ; & qui , par après , le plante-là , pour eun Seigneur qu'all' ne peut épouser !... à qui all' vend son honneur pour avoir de biaux habits , & n'être pûs vêtue en payfanne ! Moi , l'ami d'eune criature comm'

ça !... si , morgué ! ignia non pûs d'amiquié pour vous , dans mon cœur , qui gni en a sur ma main , voyais-vous.

A G A T H E.

Encore un coup , Lucas , rien n'est plus faux que...

L U C A S , *l'interrompant.*

Rian n'est pas vrai... Et ça est indigne à vous , d'avoir mis comm' ça le trouble dans not' Village... d'avoir arrêté tout court nos mariages !... J'étois prêt d'apouser , moi , Mamselle Catau , la sœur de Monsieur Richard ; Monsieur Michau , son pere , à elle , & à lui , ... Monsieur Michau , qu'est le pus riche Meûnier de ce Royaume , vous auroit mariée vous-même à Monsieur Richard son fils , qu'est un garçon d'esprit... qu'a fait ses études à Melun , qui parle comme un livre , de même que vous ; ... qui fait le latin ; & qui à cause de ça , & de dépit de ce que vous l'avais abandonné , va , ce dit-il , se précipiter dans l'Eglise , à celle fin de devenir par après not' Curé.

A G A T H E.

Puisque tu ne veux pas m'entendre , dis-moi , du moins , si Richard est ici.

L U C A S.

Non , il n'y est pas ; il n'y fera que ce soir. N'a-t-il pas eu la duperie d'aller pour vous à Paris , Mamselle , à celle fin de demander justice à not' bon Roi , qui ne la refuse pas pûs aux Petits qu'aux Grands.

A G A T H E , *à part en soupirant.*

Que je suis malheureuse ! Comment me justi-

fier ? ... *haut*. Sans que je puisse m'en plaindre , Richard aura toujours droit de conserver des soupçons odieux.

L U C A S.

Il auroit un gros tort d'en conserver , oui ! ... Bon ! vous larmoyez ! eh ouiche ! Toutes ces pleurs de femmes-là font de vraies attrapes minettes.

A G A T H E.

Hélas ! je te pardonne de ne me pas croire sincère ; mais si ce n'est pas pour moi , du moins , par amitié pour Richard , rends-lui un service , qu'en t'apercevant au commencement de la forêt , je suis venue te demander ici... C'est pour lui que tu agiras.

L U C A S.

Voyons , queuqu'c'est , Mamselle ?

A G A T H E , *très-affectueusement*.

C'est un service qui tend à me justifier vis-à-vis de mon amant , s'il est possible... De grace , rends-lui , cette lettre , (*elle lui présente une lettre*) que je lui écrivois à tout hazard , & que l'occasion que je trouvai sur le champ de me sauver , ne m'a pas même laissé le temps d'achever donne la lui donc ; ... prends-moi en pitié , ... & ne me réduis pas au désespoir en me refusant.

L U C A S , *attendri & se retenant*.

Baillez-moi s'te lettre , la belle Pleureuse ; je la l'y rendrons. Vous m'avais attendri ; mais ne pensais pas pour ça m'avoir fait donner dans le pagniau ; non ... Non , palfangué ; & je l'y parlerons conter vous , je vous en pervenons d'avance Je n'voulons pas que nor' ami Richard ,

& qui fera biantôt not' biau-frere , achetient chat en poche , entendais-vous ?

A G A T H E.

Vas , ce n'est pas toi qu'il m'importe de convaincre de mon innocence ; c'est mon amant , c'est son pere , aux pieds desquels je suis résolue de m'aller jeter , pour leur jurer que je ne suis point coupable. Avertis-moi seulement dès que Richard sera arrivé.

L U C A S.

Oui , oui ; je vous avertirons. Allais , allais , je vous le promettons.

SCENE IV.

LUCAS seul, & mettant la lettré dans sa poche.

Comme ces femelles avient les larmes à commandement ! ça pleure quand ça veut déjà & d'un , ... & pis , quand s'agit de leur honneur , ces filles vous font d'histoires , d'histoires qui n'ont ni pere ni mere : & presque toujours , nous autes hommes , après avoir bian bataillé pour ne les pas craire , j'finissons toujours par gober ça ; je somm'assez benais pour ça.

Baïsser ici les lampes.

Et dalieure , ste petite mijaurée-là , qui par son équipée m'a reculé , à moi , mon mariage avec ma petite Catau , que j'aimons de tout not' cœur ! C'est-il pas endévant ça ? ... Mais l'ami Richard devroit être arrivé ; car le jour commence à tomber un tantinet. Eh mais , c'est l'y-même !

SCENE V.

RICHARD, LUCAS.

LUCAS, *courant l'embrasser.*

Pardi, Monsieur Richard, que je nous embrassions !... encore ... morgué, encore. Je n'ai pas d'aise, mon ami !

RICHARD.

Ah ! mon cher Lucas, j'ai plus besoin de ton amitié que jamais, mon malheur est sans ressource.

LUCAS.

J'nous en équions toujours bien douté. Mais comment ça, donc !

RICHARD.

Comment ? tu as vu que j'étois parti pour Paris, dans le dessein de m'aller jeter aux pieds de Sa Majesté ; mais ce malheureux Marquis de Conchiny, qui a su mon projet, sans doute par ses espions, dont je me suis bien aperçu que j'étois suivi, m'a fait dire qu'il me feroit arrêter si je restois à Paris.

LUCAS.

Queu scélérat !

RICHARD.

Ce ne sont point ses menaces qui m'ont déterminé à revenir, c'est une lettre qu'après cela j'ai reçue d'Agathe. La perfide m'écrit qu'elle ne m'aime plus.

LUCAS.

All' vous avoit déjà écrit ?

RICHARD, *très-vivement.*

Oui, Lucas ; elle m'a écrit qu'elle ne m'aimoit plus ; elle ! ... elle ! ... Ah ! sans doute , cet infâme séducteur , soit par force , soit par adresse , est parvenu à s'en faire aimer lui-même ! Elle aura été éblouie par la grandeur imposante de ce vil Seigneur étranger.

LUCAS.

Quoi ! elle l'aime , vrai ?

RICHARD, *avec transport.*

Oui , elle l'aime ; elle ne m'aime plus ; ... ma rage.... Mais calmons ces transports qui ne font qu'irriter mes maux ; oublions la.... Je ne la veux voir de ma vie.

LUCAS.

Oh ! vous ferez très-bien. Elle est ici cependant.

RICHARD, *très-vivement.*

Elle est ici ! elle est ici !

LUCAS.

Oui , elle est ici de tout à l'heure. Ell' m'est déjà venu mentir sur tout ça , la petite fourbe... Et pour se justifier , ce dit-elle , all' m'a même baillé pour vous eune lettre , que j'ons là.

RICHARD, *encore plus vivement.*

Quoi ! tu as une lettre d'elle , & pour moi ?
Donne donc vite , donne donc.

LUCAS, *lui montrant la lettre sans la donner.*

Tenais , la voilà , mais croyais-moi , déchirons-la sans la lire ; ignia que des faussetés là-dedans.

RICHARD, *la lui arrachant.*

Eh ! donne toujours... Quelle est ma foiblesse ! Tu as raison , Lucas ; je ne devrois pas la lire. Mon plus grand tourment est de sentir que j'adore encore Agathe plus que jamais.

L U C A S.

C'est bien adoré à vous ! Mais lisais donc tout haut que je voyons c'qu'a chanté.

RICHARD *lisant la lettre, d'une voix altérée, le cœur palpitant.*

Très-volontiers. *Il lit.* » Le Lundi, à six heures du matin. N'ajoutez aucune foi, mon cher » Richard, à l'affreuse lettre que vous avez sans » doute reçue de moi ; c'est le valet de chambre du » Marquis de Conchiny, ce vilain Fabricio, qui » m'a forcée de vous l'écrire, en m'apprenant que » vous étiez à Paris, & que son maître étoit déterminé à se porter contre vous aux dernières violences, si je ne vous l'écrivois pas. Il m'a promis en » même-temps que pour prix de ma complaisance, » l'on m'accorderoit plus de liberté. Ce dernier article m'a décidée ; car si l'on me tient parole, je » compte employer cette liberté à me sauver d'ici ; nul » danger ne m'effraiera ; je crains moins la mort » que de cesser d'être digne de vous. Je vous écris » cette lettre sans savoir par où ni par qui je puis » vous la faire tenir ; c'est un bonheur que je n'attends que du Ciel qui doit protéger l'innocence. Je » vous aime toujours, je n'aimerai jamais que... » Mais j'aperçois que la petite porte du jardin est » ouverte... ma fenêtre n'est pas bien haute... avec » mes draps je pourrai... J'y vole.

Ah, Ciel ! elle fera descendue par sa fenêtre ! Eh ! si elle s'étoit blessée, Lucas !

L U C A S, *d'un air railleur.*

Blessée ! eh je venons de la voir. Vous dormais donc comme un gniais dans toute stécriture là, vous !

RICHARD

RICHARD.

Comment ? que veux-tu dire ?

LUCAS.

Tatigué ! qu'alle a d'genie ste fille là ! la belle
lettre ! queu biau style ! comm'ça est en même-
temps magnifique & perfide !

RICHARD.

Quoi ! Lucas , tu pourrois penser qu'elle me
trompe , qu'elle me trahit , qu'elle pousseroit la
perfidie jusqu'à...

LUCAS, *l'interrompant.*

Oui , morgué , je l'croyons de reste. Ce Mar-
quis , & elle ; ils auront arrangé ste lettre là en-
semblement & par exprès pour qu'ous en soyais
le Claude.

RICHARD.

Non , elle n'est point capable d'une telle hor-
reur ; & toi-même ..

LUCAS, *l'interrompant.*

Et moi-même... Je vous disons que c'est sûre-
ment là un tour de ce Marquis. Il n'en veut pus ,
il la renvoie à son village.

RICHARD.

Comment ! malheureux ! tu t'obstines à vou-
loir qu'une fille comme Agathe...

LUCAS.

Malheureux ! Oh ! point d'injures , not' ami !
mais tenais : quand je n'nous y obstinerions pas...
là , posez qu'all' soit innocente ;... après avoir
été six semaines cheux ce Seigneur , qu'est-ce
qui le croira ? faut qu'all' le prouve , paravant que
vous pissais la revoir avec honneur ! Voudrais-
vous en la revoyant sans qu'all' soit justifiée ,

courir les risques de vous laisser encore enforcer par elle , & qu'all' vous conduise à l'épouser ? c'est ce qui arriveroit da , & ce qui seroit biau , n'est-ce pas ?

R I C H A R D , *très-tristement.*

Oui , tu as raison , Lucas ; je ne dois pas m'exposer à la voir , je sens trop bien la pente que j'ai à me faire illusion. Mais , allons chez toi , mon cher ami ; j'y veux passer une heure ou deux , pour calmer mes sens & me remettre un peu.

Baïsser les lampes tout-à-fait.

Tendrement. Ne portons point chez mon pere , & au sein de ma famille , les apparences , du moins , du chagrin qui me dévore.

L U C A S.

Oui , v'nais-vous-en cheux nous ; aussi bian vla la nuit close ; ste forêt , comme vous savais , n'est pas sûre à ces heures-ci ; ignia tant de Braconniers & de voleurs , c'est tout un.... Tenais , tenais , il me semble que j'en entends déjà quelques-uns dans ces taillis.

R I C H A R D , *en soupirant.*

Oui , allons , mon ami. Nous parlerons chez toi de ton mariage avec ma sœur Catau ; & puis-que le mien ne peut pas se faire , je veux presser mon pere de finir le tien. Il n'est pas juste que tu souffres de mon malheur , ce seroit un chagrin de plus pour moi. *Ils se retirent.*



SCENE VI.

Le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY.

Le Marquis de CONCHINY, arrivant dans l'obscurité, & en tâtonnant.

Nous avons manqué nos relais , Monsieur le Duc ; cela est cruel !

Le Duc de BELLEGARDE.

Ah ! d'autant plus cruel , mon cher Conchini , que nos chevaux ne peuvent plus même aller le pas. Comme la nuit est noire !

Le Marquis de CONCHINY.

L'on n'y voit point du tout ; j'ai même de la peine à vous distinguer. Il faut que ce damné cerf nous ait fait faire un chemin....

Le Duc de BELLEGARDE, l'interrompant.

Un chemin du diable !.... Quel cert ! il s'est fait battre d'abord pendant trois heures dans ces bois de Chailly ; il passe ensuite la rivière , nous fait traverser la forêt de Rougeant , où il tient encore deux mortelles heures ; & il nous conduit enfin bien avant dans Senart , où nous sommes....

Le Marquis de CONCHINY, l'interrompant.

Sans savoir où nous sommes. Mais , j'entends marcher ,... quelqu'un vient à nous.



S C E N E V I I.

*Le Duc de SULLY arrive en tâtonnant & saisit
le bras du Duc de Bellegarde.*

*Le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de
CONCHINY.*

Le Duc de SULLY.

A H ! Sire , seroit-ce vous ? Est-ce vous , Sire ?
Le Duc de BELLEGARDE.

C'est la voix de Monsieur de Rosny , & son
cœur ; car il n'est occupé que de son Roi.

Le Duc de SULLY.

C'est moi-même... Eh ! c'est vous , Duc de
Bellegarde ! Etes-vous seul ici ? savez-vous où
est le Roi ? a-t-il quelqu'un avec lui ?

Le Duc de BELLEGARDE.

Il y a deux heures que j'en suis séparé ; il n'é-
roit point avec le gros de la Chasse quand je l'ai
perdu ; & pour moi , je suis ici , uniquement avec
le Marquis de Conchiny.

Le Marquis de CONCHINY.

Avec votre serviteur , Duc de Sully. Mais ,
vous , qu'avez-vous fait de votre cheval ?

Le Duc de SULLY.

Je l'ai donné à un malheureux valet qui s'est
cassé la jambe devant moi. Mais dites-moi , donc ,
Messieurs , en quel endroit de la forêt nous trou-
vons-nous ici ?

Le Marquis de CONCHINY.

Ma f i , nous y sommes égarés ; voilà tout ce
que nous savons.

Le Duc de BELLEGARDE.

Cela est agréable ! & sur-tout pour un galant Chevalier comme moi qui devoit , ce soir même , mettre fin à une aventure des plus brillantes ; soit dit entre nous , sans vanité & sans indiscretion , Messieurs.

Le Duc de SULLY , d'un air brusque.

Duc de Bellegarde , vous n'avez que vos folies en tête ! je pense au Roi , moi. Il n'aura peut-être été suivi de personne ; la nuit est sombre , je crains qu'il ne lui arrive quelqu'accident.

Le Marquis de CONCHINY , d'un air indifférent.

Bon ! & quel accident voulez-vous qu'il lui arrive ?

Le Duc de SULLY , vivement.

Eh ! quoi , Monsieur ! ne peut-il pas être rencontré par un Braconnier ? par quelque voleur ? Que fais-je , moi ! ... *avec colère.* En vérité le Roi devrait bien nous épargner les allarmes où il nous met pour lui ! Quel diable ! ne devrait-il pas être content d'être échappé à mille périls qui étoient peut-être nécessaires dans le temps ; & cet homme-là ne fauroit-il se tenir de s'exposer encore aujourd'hui à des dangers tout-à-fait inutiles !

Le Duc de BELLEGARDE , d'un ton léger.

Eh mais , mais , mon cher Sully , vous mettez les choses au pis. J'aime le Roi autant que vous l'aimez , &

Le Marquis de CONCHINY , d'un air indifférent

Et moi aussi , assurément ... Mais , par ma foi , c'est vouloir s'inquiéter à plaisir que de....

Le Duc de SULLY , l'interrompant brusquement.

Vive Dieu ! Messieurs , nous avons donc une façon d'aimer le Roi tout-à-fait différente.... Car , moi , je vous jure que dans ce moment-ci , je ne suis nullement rassuré sur sa personne. J'ai peur de tout pour lui , moi ; je ne suis point aussi tranquille que vous l'êtes.

SCENE VIII.

Un PAYSAN ayant sur le dos une charge de bois.

Le Duc de SULLY , Le Duc de BELLEGARDE ,

Le Marquis de CONCHINY.

Le PAYSAN , chantant sur l'air des Forgerons de Cythere.

J

E suis un Bucheron

Qui travaille & qui chante....

Le Duc de SULLY , arrêtant le Paysan.

Qui va-là ? qui es-tu ?

Le PAYSAN jettant son bois de frayeur , & tombant aux genoux de M. de Sully.

Miséricorde ! Messieurs les voleurs , ne me tuais pas.... Mon cher Monsieur , si vous êtes leux Capitaine , ordonnais-leux qu'ils me laissons la vie.... la vie , Monsieur le Capitaine , la vie !.... vla quatre patards & trois carolus , c'est tout c'que j'avons.

Le Marquis de CONCHINY.

Vous ! Capitaine des voleurs , mon cher Sur-Intendant ! Cela est piquant au moins , mais très-piquant !

Le Duc de SULLY , d'un ton sévère.

C'est plaifanter bien à propos & bien légèrement , Monsieur !

Le Duc de BELLEGARDE , au Payſan.

Leve-toi , mon bon homme , leve-toi ; nous ne ſommes point des voleurs , mais des Chaffeurs égarés , qui te prions de nous conduire au plus prochain village.

Le P A Y S A N.

Eh ! parguenne , Meſſieurs , vous n'êtes qu'à une portée de fuſil de Lieurfain.

Le Duc de SULLY.

De Lieurfain , dis-tu ?

Le P A Y S A N.

Oui , Monsieur , & v'navais qu'à me ſuivre.

Le Duc de BELLEGARDE.

Bien nous prend que ce ſoit ſi près ; car nous ſommes excédés de laſſitude.

Le Marquis de CONCHINY.

Et nous mourons de faim. Dis-moi , l'ami : trouverons-nous là de quoi ?

Le P A Y S A N , l'interrompant.

Oh oui , car je vous vous mener cheux le Garde-Chaſſe de ce canton ; vous y trouverais des lapins par centaine ; car ces gens-là ils mangiont les lapins , eux ; & les lapins nous mangiont , nous.

Le Duc de SULLY , donnant de l'argent au Payſan.

Tiens , mon enfant , voilà un henri ; conduis-nous.

Le Duc de BELLEGARDE , lui en donnant auſſi.

Tiens , mon pauvre garçon.

Le Marquis de CONCHINY lui en donnant de même.

Tiens encore. Eh bien ? nous crois-tu toujours des voleurs ?

Le P A Y S A N.

Au contraire , & grand merci , mes bons Seigneurs. Suivais-moi. Dame ! si je vous ons pris pour des voleurs , c'est que s^{te} Forêt-çi en fourmille ; car depis nos guerres civiles , biauoup de Ligueux avont pris s^{te} profession-là.

Le Duc de SULLY.

Allons , allons ; conduis-nous , & marche le premier.

Le P A Y S A N.

Venais , venais par ce petit sentier , par -ilà , par-ilà.

Le Duc de SULLY , faisant passer les autres , dit en s'en allant ,

Je suis toujours inquiet du Roi , il ne me fort point de l'esprit. *Il suit le dernier.*

S C E N E I X.

HENRI IV arrive en tâtonnant.

OU vais - je ?.... où suis - je ?.... où cela me conduit-il ?.... Ventrefaintgris ! je marche depuis deux heures pour pouvoir trouver l'issue de cette forêt. Arrêtons-nous un moment.... & voyons... Parbleu ! je vois.... que je n'y vois rien ; il fait une obscurité de tous les diables ! *Tâtant le sol avec son pied.* Ceci n'est point un chemin

battu , ce n'est point une route , je suis en plein bois. Allons , je suis égaré tout de bon ; c'est ma faute aussi ; je me suis laissé emporter trop loin de ma suite , & l'on fera en peine de moi , c'est tout ce qui me chagrine ; car du reste , le malheur d'être égaré n'est pas bien grand. Prenons notre parti cependant... reposons-nous , car je suis d'une lassitude... Je suis rendu. *Il s'assied au pied d'un arbre.* Oh , oh ! cette place-ci n'est pas trop désagréable ; eh mais , là , l'on n'y passeroit pas mal la nuit ; ce coucher-ci n'est pas trop dur ; j'en ai parbleu trouvé , parfois , de plus mauvais... *Il se couche , & se remet tout de suite à son séant.* Si ce pauvre diable de Duc de Sully , qui ne vient à la chasse que par complaisance , que j'ai forcé aujourd'hui de m'y suivre , s'est par malheur égaré comme moi , oh ! je suis perdu.... je suis perdu ; & ce seroit encore bien pis si j'étois obligé de passer la nuit dans la forêt , il me feroit un train.... il me feroit un train.... je n'aurois qu'à bien me tenir !... Il me semble que je l'entends , qui me dit avec son air austère : j'adore Dieu , Sire , vous avez beau rire de tout cela , je ne vois rien de plaisant , moi , à faire mourir d'inquiétude tous vos Serviteurs.... Si je pouvois cependant reposer , & m'endormir quelques heures , je reprendrois des forces pour me tirer d'ici. Essayons...

Il paroît reposer un instant , on tire un coup de fusil , il s'éveille , & se relève en mettant la main sur la garde de son épée.

Il y a ici quelques voleurs , tenons-nous sur nos gardes.

S C E N E X.

Deux BRACONNERS, HENRI IV.

I. BRACONNIER , *sortant de la coulisse ;*
& *voyant son camarade tirer en paroissant.*

E S-tu sûr de l'avoir mis bas ?

II. BRACONNIER.

Oui , c'est une biche. Il me semble l'avoir entendue tomber.

HENRI , *allant vers le fond du théâtre.*

Ce sont des Braconniers , je vois cela à leur entretien.

I. BRACONNIER.

Ne dis-tu pas que tu la tiens ?

II. BRACONNIER.

Tu rêves creux , je n'ai point parlé.

I. BRACONNIER.

Si ce n'es pas toi qui a parlé , il y a donc ici quelqu'un qui nous guette ; je me sauve , moi.

II. BRACONNIER.

Parguenne , & moi je m'enfuis.

HENRI , *les rappelant.*

Eh ! Messieurs !... Messieurs !... Bon ! ils sont déjà bien loin.... ils auroient pu me tirer d'ici : & me voilà tout aussi avancé que je l'étois.







Ah ! je tenons le coquin qui vient de tirer
sur les cerfs de notre bon Roy.

S C E N E X I.

HENRI IV, MICHAU, *ayant deux pistolets à sa ceinture, & une lanterne sourde à la main.*

MICHAU, *saisissant Henri par le bras.*

A H ! j'tenons le coquin qui vient de tirer sur les cerfs de notre bon Roi. Qu'êtes-vous ? allons, qu'êtes-vous ?

HENRI, *hésitant.*

Je suis, je suis... (*à part, & se boutonnant pour cacher son Cordon bleu.*) Ne nous découvrons pas.

MICHAU.

Allons, coquin, répondais donc, qu'êtes-vous ?

HENRI, *riant.*

Mon ami, je ne suis point un coquin.

MICHAU.

M'est avis que vous ne valient guere mieux ; car vous ne répondais pas net. Qu'est-ce qu'a tiré le coup de fusil que je v'nons d'entendre ?

HENRI.

Ce n'est pas moi, je vous jure.

MICHAU.

Vous mentais, vous mentais.

HENRI.

Je ments... je ments ?... *A part.* Il me semble bien étrange de m'entendre parler de la sorte.... *Haut.* Je ne ments point ; mais...

MICHAU.

Mais.... mais.... mais je ne sors pas obligé de vous croire. Queul est vot' nom ?

H E N R I , *en riant.*

Mon nom.... mon nom ?

M I C H A U.

Vot' nom , oui , vot' nom. N'avous pas de nom ? D'où vient vous ? Queuque vous faites ici ?

H E N R I , *à part.*

Il est pressant... *Haut.* Mais voilà des questions... des questions...

M I C H A U , *l'interrompant.*

Qui vous embarrassent , je voyons ça ! Si vous étiais un honnête homme , vous ne tortilleriez pas tant pour y répondre. Mais c'est qu'vous ne l'êtes pas ;... & , dans ce cas-là , qu'on me suive cheux le Garde-Chasse de c'canton.

H E N R I.

Vous suivre ! eh ! de quel droit ? de quelle autorité ?

M I C H A U.

De queu droit ? du droit que j'nous arrogeons , tous tant que nous sommes de Payfans ici , de garder les plaisirs de not' Maître... Dame ! c'est que , voyais-vous , d'inclination , par amitié pour not' bon Roi , tous l'shabitans d'ici l'y farviont de Gardes-Chasses , sans être payés pour ça , afin que vous ell' fachiais.

H E N R I , *à part, & d'un ton très-attendri.*

M'entendre dire cela à moi-même ! ma foi , c'est une sorte de plaisir que je ne connoissois pas encore !

M I C H A U.

Queuque vous marmotais-là tout bas ? Allons , allons , qu'on me suive.

H E N R I , *d'un ton de badinage.*

Je le veux bien ; mais auparavant voudriez-vous bien m'entendre ? me ferez-vous cette grâce là ?

M I C H A U , *d'un ton badin.*

C'est , je crois , pus qu'ous n'méritais. Mais , voyons ce qu'ous avais à dire pour vot' défense ?

H E N R I , *toujours d'un ton badin.*

Je vous représenterai bien humblement , Monsieur , que j'ai l'honneur d'appartenir au Roi ; & que quoique je sois un des plus minces Officiers de Sa Majesté , je suis aussi peu disposé que vous à souffrir qu'on lui fasse tort. J'ai suivi le Roi à la chasse ; le cerf nous a mené de la forêt de Fontainebleau jusqu'en celle-ci ; je me suis perdu , &c....

M I C H A U *l'interrompant.*

De Fontainebleau , le cerf vous mener à Lieurfain ! ça n'est guere vraisemblable.

H E N R I , *à part.*

Ah , ah ! je suis à Lieurfain !

M I C H A U.

Ça se peut pourtant. Mais pourquoi avous quitté , avous abandonné not' cher Roi à la chasse ? ça est indigne , ça !

H E N R I.

Hélas ! mon enfant , c'est que mon cheval est mort de lassitude.

M I C H A U.

Falloit le suivre à pied , mortgué. S'il y arrive queuqu'accident , vous m'en répondrais déjà. Mais , tenais , j'ons bien de la peine à craire... Là , dites-moi là , dites-vous vrai ?

H E N R I.

Encore un coup , je vous dis que je ne ments jamais.

M I C H A U.

Queu chien de conte ! ça vit à la Cour , & ça ne ment jamais ! Eh ! c'est mentir , ça.

H E N R I , *légèrement.*

Eh bien , Monsieur l'incrédule , donnez-moi retraite chez vous , & je vous convaincray que je dis la vérité. Pour commencer , voici d'abord une piece d'or , & demain je vous promets de vous payer mon gîte au-delà même de vos souhaits.

M I C H A U.

Oh , tâtigué ! je voyons à présent qu'vous dites vrai ; vous êtes de la Cour. Vous baillais eune bagatelle aujourd'hui , & vous faisiez pour le lendemain de grandes promesses , que vous n'quienrais pas.

H E N R I , *à part.*

Il a de l'esprit.

M I C H A U.

Mais , apperçais que je n'fis pas Courtisan ; moi ; que je m'appelle Michel Richard ; ou plutôt qu'on me nomme Michau ; & j'aime mieux ça , parce que ça est plus court ; que je fis Meunier de ma profession ; que je n'ons que faire de vot' argent ; que je sors riche.

H E N R I.

Tu me paroiss un bon compagnon ; & je ferai charmé de lier connoissance avec toi.

M I C H A U , *fronçant le sourcil.*

Tu me paroiss ! ... avec toi ! ... Eh mais , v's

êtes familier , Monsieur le mince Officier du Roi !
eh mais , j'vous vaions bian , peut-être ! Morgué ,
ne m'tutayais pas , j'naimons pas ça.

H E N R I , *du ton du badinage.*

Ah ! mille excuses , Monsieur ! bien des pardons....

M I C H A U , *l'interrompant.*

Eh non , ne gouaillais pas ; c'n'est point que je foyons fiar ; mais c'est que je n'admettons point de famigiarité avec qui que ce soit , que paravant je n'fâchions s'il le mérite , voyais-vous.

H E N R I , *d'un air de bonté.*

Je vous aime de cette humeur là ; je veux devenir votre ami , Monsieur Michau , & que nous nous tutayons quelque jour.

M I C H A U , *lui frappant sur l'épaule.*

Oh ! quand je vous connoîtrons , ça s'ra différent.

H E N R I , *souriant.*

Oh oui , tout différent... Mais de grace , tirez-moi d'ici à présent.

M I C H A U.

Très-volontiers ; & pisque vous êtes honnête , je veux vous faire voir , moi , que je sis bon homme. Venez-vous en cheux nous ; vous y verrais ma femme Margot , qui n'est pas encore si déchirée ; & ma fille Catau qui est jeune & jolie , elle.

H E N R I , *avec vivacité.*

Votre fille Catau est jolie ? elle est jolie , dites-vous ?

M I C H A U.

Guiable ! comme vous pernaiss feu d'abord ! vous m'avez l'air d'un gaillard.

HENRI, *vivement.*

Mais , oui ; j'aime tout ce qui est joli , moi ; j'aime tout ce qui est joli.

MICHAU.

Eh oui , l'on vous en garde ! Oh mais , ne badinons pas : venez-vous en tant seulement souper cheux moi. Mon fils arrive c'foir ; j'ons eune poitrine de viau en ragoût , eun cochon de lait , & eun grand lievre en civet.

HENRI, *gaiement.*

Vous avez donc un lit à me donner ? mais sans découcher Mademoiselle Catau.

MICHAU.

Oh ! j'vous coucherons dans un lit qui est dans not' gregnier en haut , & qu'est au contraire fort éloigné de l'endroit où couche Catau ; & ça , pour cause. Je vous aurions bian baillé le lit de not' fils s'il n'étoit pas revenu ; mais dame , je voulons que not' enfant soit bian couché par perfection.

HENRI, *toujours gaiement , & avec bonté.*

Cela est trop juste. Pardieu , je serois fâché de le déranger ; & vous avez raison , cela est d'un bon pere.

MICHAU.

C'est qui sera las ; c'est qui sera harassé , voyais- vous. Allons , allons ; venais-vous-en , Monsieur. Avous faim ?

HENRI, *vivement.*

Oh ! une faim terrible.

MICHAU.

Et soif à l'avenant , n'est-ce pas ?

HENRI

HENRI.

La soif d'un chasseur ; c'est tout dire.

MICHAU.

Tant mieux , morgué ! v'm'avais l'air d'un bon vivant. Buvez-vous sec ?

HENRI, *gaiement.*

Oui , oui , pas mal , pas mal.

MICHAU.

Vous êtes mon homme. Suivais-moi ; je voyons que nous nous tutayerons bientôt à table. J'allons vous faire boire du vin que je faisons ici ; il est excellent , quand ce seroit pour la bouche du Roi. Laisais faire , nous allons nous en taper.

HENRI.

Ventresaintgris , je ne demande pas mieux !

MICHAU.

Oh ! pour le coup , je voyons bien q'vous n'avais pas menti , vous êt' Officier de not' bon Roi , car vous v'nais de dire son juron.

HENRI ; *à part , en s'en allant.*

Continuons à lui cacher qui nous sommes ; il me paroît plaisant de ne me point faire connoître.

Fin du second Acte.



ACTE III.

Le théâtre représente l'intérieur de la maison du Meûnier.

L'on voit au fond une table longue de cinq pieds sur trois & demi de largeur , sur laquelle le couvert est mis. La nappe & les serviettes sont de grosse toile jaune ; à chaque extrémité , une pinte en plomb. Les assiettes , de terre commune. Au lieu de verres , des timbales & des gobelets d'argent , pareils à ceux de nos Bateliers ; des fourchettes d'acier. Sur le devant , deux escabelles , près de l'une est un rouet à filer , au pied de l'autre est un sac de bled sur lequel est empreint le nom de Michau.

SCENE PREMIERE.

MARGOT, CATAU, *suivant sa mere.*

MARGOT.

VOi , Catau ; voi , ma fille , s'il ne manque rien à not' couvart ; si t'as ben apporté tout c'qui faut sus la table ? Vla Michau , vla ton paire qui va rentrer de la forêt.

CATAU, *regardant sur la table.*

Non , ma mere , rien n'y manque ; tout est ben arrangé à présent , mon paire trouvera tout tout prêt.

MARGOT, *y regardant elle-même.*

Oui, oui; vla qu'est ben, mon enfant. Le souper est retiré du feu, je l'ons mis sus dla cendre chaude; il n'y a plus rian à voir de ce côté-là; ainsi remettons-nous donc à nôt' ouvrage; car ne faut pas êt' un moment sans rian faire.

CATAU, *se remettant à l'ouvrage ainsi que sa mere.*

Vous avez raison, ma mere.

MARGOT.

C'est que l'oïfiveté est la mere de tous vices; eh, tien: si ste petite Agathe n'avoit pas été élevée sans rian faire, cheux ste grande Dame, elle n'auroit pas écouté ce biau Marquis; elle ne s'en seroit pas en allée avec lui comme une criature, si elle avoit su s'occuper comme nous, ma fille.

CATAU.

Tenez, maman: vla mon frere qui arrive ce soir, je gage qu'il nous apprendra qu'Agathe est innocente de tout ça. Oh! je le gagerois, car je l'ai crüe toujours sage, moi.

MARGOT.

Oui, sage, je r'en répons? vla eune belle sagesse encore! mais n'en parlons pus; c'est une trop vilaine histoire.

CATAU.

Eh bien, ma mere, contez-moi donc d'autres histoires. Contez-moi, par exemple, d'histoires d'esprits.... C'est ben singulier! je n'voudrois pas voir un esprit pour tout l'or du monde, & si cependant je fis charmée quand j'en-

tends raconter d'shistoires d'esprits. Si ben donc ,
ma mere , que vous m'allez en dire eune.

M A R G O T , *tout en filant.*

Volontiers , Catau , pisqu'ça te réjouit. Mais
stella est ben sûre , ma fille ; c'est Michau , c'est
vot' paire ly-même qu'a vu revenir st'esprit-là
qui revenoit.

C A T A U.

Mon paire l'a vu ! il l'a vu !

M A R G O T.

Vot' paire ; ce ne sont pas là des contes , pis-
qu'c'est lui-même qui l'a vu... Je n'venions que
d'être mariés , & y venoit de pordre son paire ;
& vla que tout d'un coup , quand Michau fut
couché , & que sa chandelle fut éteinte , il en-
tendit d'abord l'esprit qui revenoit , sans doute ,
du sabat , ... qui glissit tout le long de sa che-
minée ; ... & qui entrit dans sa chambre , en traî-
nant de grosses chaînes , trela à , trela , à ,
trela à , trela.

C A T A U , *toute tremblante.*

De grosses chaînes !... ah ! le cœur me bat !...
de grosses chaînes !

M A R G O T.

Oui , mon enfant , de grosses chaînes , & qui
faisient un bruit terrible... & , pis , pis après , le
revenant allit tout droit tirer les rideaux de son
lit , cric , crac , ... cric , crac.

C A T A U , *tremblant encore davantage.*

Ah ! bon Dieu ! bon Dieu ! que j'aurais t'eu
de frayeur !... Eh de queue couleur sont les es-
prits ? Dites-moi donc ça , puisque mon paire a
vu st'ilà.

M A R G O T.

Oh ! pardinne ! il n'ell' vit pas en face ; car , de peur d'ell' voir , vot' paire fourit bravement sa tête sous sa couverture... Mais il entendit , ben distinctement , l'esprit , qui lui disit : rends à Monfieu le Curai six gearbes de bled , dont ton paire ly a fait tort sur sa dîme , ou sinon , demain , je viendrai te tirer par les pieds.

C A T A U , *plus tremblante.*

Ah ! tout mon sang se fige ! & mon paire eut-il ben peur ? *on frappe à la porte.* Bonté divine ! n'est-ce pas-là un esprit ?

M A R G O T , *tremblante aussi.*

Non , non , c'est qu'on frappe à la porte. Vase-t'en ouvrir , Catau.

C A T A U , *mourant de peur.*

Ah ! ma mere , je n'oserois.... allez-y vous-même... vous êtes plus hazardeuse que moi.

M A R G O T.

Eh ben , eh ben ! allons-y toutes les deux ensemble.

C A T A U.

Mais , ne parlais donc pas , comme si vous avais peur , ma mere , ça me fait trembler davantage.

M A R G O T.

Non , non , mon enfant ; si je pis m'en empêcher. *L'on frappe encore plus fort.* Qui va-là ? qui va-là ?

R I C H A R D , *en dehors.*

C'est moi , ouvrez.

C A T A U , *frissonnant de tout son corps.*

Ah ! ma mere , ça ressemble à la voix de mon frere Richard !... y sera mort , & c'est son esprit qui reviant,

M A R G O T , *se rassurant.*

A Dieu ne plaise ! j'ai dans l'idée , moi , que c'est ly-même. *On frappe encore.*

R I C H A R D , *en dehors.*

Ouvrez donc. Eh mais , ouvrez donc.

M A R G O T , *courant ouvrir.*

Oh ! c'est ly-même , je vous ouvrir.

S C E N E I I.

RICHARD, MARGOT, CATAU.

C RICHARD , *embrassant sa mere.*
Ommment vous portez-vous , ma mere ?

M A R G O T.

Fort bien , mon cher enfant.

R I C H A R D , *embrassant Catau.*

Et vous , ma sœur Catau.

C A T A U.

A merveille , mon cher frere.

R I C H A R D.

J'ai cru , ma mere , que vous ne vouliez pas m'ouvrir.

M A R G O T.

Mon Dieu , si fait , mon pauvre garçon : mais c'est qu'ta sœur a eu une sottte frayeur....

C A T A U , *l'interrompant.*

Oui , c'est que ma mere a eu peur.... Mais qu'avous fait , cher frere ? eh ben , avous vu le Roi ?

M A R G O T.

Est-il bel homme ? oh ! il doit être biau ; il est si bon !

R I C H A R D.

Hélas ! je n'ai pas pu le voir ; je vous conterai tout cela ; mais permettez-moi de vous demander auparavant où est mon pere ?

M A R G O T.

Il a entendu tirer un coup de fusil , & il est sorti pour vouaire qui s'peut être.

R I C H A R D.

Les braconniers ne vous laissent point tranquilles ?

M A R G O T.

Oh ! c'est une varmine qu'on ne peut détranger.

M I C H A U , *frappant en dehors.*

Hola hée ! Margot , Catau , eune lumiere , eune lumiere.

M A R G O T , *allant ouvrir.*

Tian , tian , vla ton paire qu'arrive.

S C E N E I I I.

M A R G O T , C A T A U , R I C H A R D ,
M I C H A U , H E N R I.

M A R G O T.

En ben ? l'coquin qu'a tiré le coup de fusil est-il pris ?

M I C H A U.

Non , Margot. Je n'ons rian trouvé que st'étranger à qui faut qu'tu donne à souper , & eun logement pour ste nuit.

M A R G O T.

Oh ! j'ons ben , nous , trouvé eun étranger ben

meilleur , puisqu'il nous appartient : vla Richard revenu.

M I C H A U , *poussant très-fort Henri.*

Not'fils est revenu ! Est ! le vla ce cher enfant !

H E N R I , *à part ; & en riant.*

Qu'il m'eût poussé un peu plus fort , & il m'eût jetté à terre.

M I C H A U.

Mais queue joie de te revoir ! eh bian , comment t'en va , mon garçon ?

R I C H A R D.

A merveille , mon pere ; & le cœur attendri de votre bon accueil.

H E N R I , *à part.*

Quelle joie naïve !

M I C H A U.

Ma foi , Monsieur , vous excuserais , je fis ravi de revoir ce pauvre Richard , si ravi... *tournant le dos à Henri.* Ignia pûs d'un mois que je n'tons vu ; oh oui , faut qu'gniait pûs d'un mois.

M A R G O T.

Je t'trouvons un peu maigri.

C A T A U.

Oui , t'as la mine un peu pâlotte.

R I C H A R D.

Je me porte bien , ma mere ; cela va bien , Carau.

M I C H A U , *s'asseyant pour se faire ôter ses guêtres.*

Tant mieux , mon ami. Mais , aidez-moi un peu , vous autres , à me débarrasser de mes guêtres , car j'ons peine à nous baisser.... Et toi ,

mon fils , dis-nous donc , accoute ici. *Il continue de parler bas avec Margot , Richard , & Catau , qui paroissent lui répondre , & il ne se leve que lorsque le Roi finit son à parte.*

H E N R I , *à part , tandis qu'ils causent tous ensemble.*

Quel plaisir ! je vais donc avoir encore une fois la satisfaction d'être traité comme un homme ordinaire.... de voir la nature humaine sans déguisement ! cela est charmant ! Ils ne prennent seulement pas garde à moi.

M I C H A U , *paroissant achever ce qu'il disoit tout bas.*

Mais enfin , Richard , qu'est-ce qui t'a fait revenir si-tôt ? Est-ce que t'aurois réussi ? Aurois-tu parlé au Roi ?

R I C H A R D.

Non , mon pere ; je ne l'ai pas même pu voir ; ce qui m'auroit fait grand plaisir , car je ne l'ai pas vu plus que vous tous... & ce qui m'en a empêché , c'est que... je vous expliquerai cela en détail , quand nous ferons en particulier.

M I C H A U.

T'as raison , je causerons de tout ça quand je serons seuls.... Mais à stheure-ci , moi , parlons donc de la chasse du Roi qu'est venue ici de Fontainebleau ; c'est singulier ça , & ce Monsieur qu'est un petit Officier de Sa Majesté , à ce qu'il dit , qu'il l'a suivi à la chasse , qui s'est égaré , & que je ramassons.

R I C H A R D.

Cela est très-bien à vous , mon pere ; & nous le recevrons de notre mieux.

H E N R I.

En vérité , Messieurs , je suis bien sensible à vos bonnes façons pour moi. *A part.* Pardieu , ces Payfans-ci sont de bien bonnes gens.

M I C H A U.

Allons , Margot ; allons , Catau ; faites-nous souper mes enfans.

M A R G O T.

Not' homme , je vous demandons encore eun petit quart-d'heure. *Elle sort.*

C A T A U.

Mon paire , vla la nape qu'étoit déjà mise d'avance , je vons chercher encore eun couvert pour Monsieur. *A Henri , lui faisant la révérence.* Monsieur a-t-il un couteau sur lui ?

H E N R I.

Non , belle Catau , je n'en ai point.

C A T A U.

Je vous apporterons donc celui de la cuisine.

S C E N E I V.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

H E N R I.

Vous aviez bien raison , papa Michau , Mademoiselle Catau est la beauté même.


M I C H A U.

Oh ! sans vanitai , j'ons jamais fait que d'biaux enfans , nous. Mais , Catau , hée ! j'oubliais..

S C E N E V.

CATAU, HENRI, MICHAU, RICHARD.

C A T A U.

 Ueuqu'vous fouhaitez , mon pere ?

M I C H A U.

Parguienne , fille , c'est que j'n'y pensions pas. Rince un grand gobelet , & apporte à Monsieu eun coup de cidre ; il le boira bian en attendant le souper ; il doit être altéré , c'n'est pas comme nous , lui.

H E N R I.

Vous me prévenez , j'allois vous demander un coup à boire.

C A T A U , à *Henri*.


Vous l'allais avoir dans l'instant , Monsieu.

H E N R I , *lui passant la main sous le menton.*
Et de votre main , il fera délicieux.

S C E N E V I.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

M I C H A U , à *Henri*.

 'est qu'on a soif quand on a chassé , je savons ça. *A Richard.* Eh bian , mon garçon , dis-nous donc , quéqu'ras vu d'biau à Paris ?

R I C H A R D.

Mon pere , quand j'y suis arrivé , quoiqu'il y

eût plus d'un mois passé depuis la maladie de notre grand Monarque , tout Paris étoit encore ivre de joie de la convalescence de ce Roi bien-aimé.

M I C H A U.

Ça été de d'même par toute la France , mon enfant. Eh , tian : le Seigneur de not' village avoit bian raison de dire , que c'est lorsqu'un Roi est bian malade , qu'on peut connoître jusqu'à queu point il est aimé de ses Sujets.

H E N R I , *à part.*

Quelle douce fatisfaction !

R I C H A R D.

Oui , mon pere. Hélas ! j'ai vu à Paris tout le monde heureux , excepté moi.

H E N R I , *avec une grande vivacité de sentiment.*

Excepté vous , Monsieur Richard ! Eh ! pourquoi cette exception ? Quelle raison ? quel chagrin vous avoit donc fait quitter votre village pour aller à Paris ?

M I C H A U.

Oh ça , c'est eune autre histoire , que Richard ne se foucient peut-êt' pas de vous dire , voyais-vous.

H E N R I.

En ce cas-là , j'ai tort ; pardonnez mon indiscretion.

M I C H A U.

Oh ! ignia pas grand mal à ça.



S C E N E V I I.

HENRI, MICHAU, RICHARD,
CATAU, *apportant du cidre.*

M I C H A U.

A Llons, varse à boire à Monsieu, ma Catau, il
s'farvira le jour de tes nôces. *A Henri.* J'vous
ons fait donner du cidre pustôt que du vin, parce
qu'ça rafraîchit mieux. Avalais-moi ça, pere.

Il lui frappe sur l'épaule.

H E N R I.

A votre fanté, Monsieur Michau ; à la vôtre
Monsieur Richard ; à la vôtre & pour vous re-
mercier , très-belle & très-obligeante Catau.;

M I C H A U.

Eh , morgué , j'oubliais ; Richard , avant de
souper , viens-t'en ranger avec moi queuques
sacs de farine qui sont dans not' cour. Ne faut
point leux laisser passer-là la nuit à l'air... Vous
voulais bian le permettre , Monsieu ?... Toi ,
Catau , reste avec not' Hôte , pour l'y tenir
compagnie.

C A T A U , *courant après son pere.*

Vous n'aurez donc pas besoin de moi , mon
pere ?

M I C H A U , *derriere la coulisse,*

Non , fille , tians-toi là.



S C E N E V I I I.

H E N R I , C A T A U.

H E N R I , *à part , sur le bord du théâtre.*

EN vérité la petite Catau est charmante....
E mais charmante.... Si elle savoit qui je suis....
Non , non , rejettons cette idée ; ce seroit violer
les droits de l'hospitalité.*

C A T A U.

Queuqu'vous faites donc là tout debout dans
un coin , Monfieu ? Que ne vous affifez-vous ?
Je vons vous chercher eune chaïse.

H E N R I , *l'arrêtant par la main.*

Demeurez , belle Catau ; je ne souffrirai point
que vous preniez cette peine.

C A T A U.

Aga , vla encore une belle peine ! est-ce
que vous nous prenez pour vos poupées de filles
de Paris ?... Mais lâchez , lâchez-moi donc la
main.

H E N R I , *la lui tenant & la caressant.*

Votre main ? oh ! pour cela non ; elle est trop
jolie , je veux la garder.

C A T A U , *retirant sa main rudement.*

Oh ! laissez , s'il vous plaît. Je n'aimons pas
les compliments , & sur-tout ceux des Messieux ;
ignia toujours à craindre pour les filles qui les
écoutons , je savons ça.

H E N R I.

Oh , mon petit cœur , vous n'avez rien à
craindre avec moi.

C A T A U.

Je ne nous y fions pas , voyais-vous. Vous me regardais.... vous me regardais avec des yeux.... avec des yeux qui me font peur... Oh ! vous m'avez tout l'air d'un bon enjoleux de filles ! voyais encore comme il me regarde !

H E N R I , *en riant.*

Eh , mais , vous Catau , vous m'avez l'air bien farouche ! Dites-moi donc , l'êtes-vous autant que cela avec tous les payfans de votre village ? ... Avec une aussi jolie mine , vous devez avoir bien des amoureux ?

C A T A U.

Eh mais , tredame ! Monsieu , je n'en manquons pas.

H E N R I.

Je le crois bien. Et sans doute , il y en a quelqu'un auquel votre petit cœur donne la préférence ? je le trouve bienheureux !

C A T A U.

Eh bien ! il dit toujours comme ça lui , qu'il n'est pas assez heureux. Ces hommes ne sont jamais contents.

H E N R I.

Cependant , vous l'aimez bien ? Avouez-le-moi.

C A T A U.

Eh ! qu'est-ce qui n'aimeroit pas Lucas ; standpoint , parce qu'il n'est pas autrement riche , mon paire barguigne toujours à nous marier ensemble.

H E N R I.

Oh ! il faut que votre pere vous fasse épouser

Lucas ; qu'il en finisse ; je le veux absolument , je le veux.

C A T A U.

Je le veux , je le veux.... comme il dit ça ce Monfieu ! Je le veux ! Et le Roi dit ben nous voulons. Oh ! fachez qu'on ne fait vouloir à mon paire que ce qu'il veut ; lui.

H E N R I , *en riant.*

Quand je dis... que je le veux... cela signifie feulement que je le fouhaite. *A part , en s'éloignant.* J'ai pensé me trahir ; j'ai fait là le Roi , fans m'en appercevoir.

C A T A U , *allant à lui.*

Il le fouhaite ! & il me plante-là pour aller se moquer de moi tout là-bas.

H E N R I , *la caressant.*

Non , ma chère fille ; & vous verrez si je me moque. Je compte parler à Monsieur Michau de façon que vous épouserez votre amoureux.... Et j'ose vous prédire qu'avant que je sorte d'ici , vous ferez heureuse. *La serrant entre ses bras.* Mais bienheureuse.

C A T A U , *se défendant de ses caresses.*

Allons , allons , ne me pernez pas comme ça ; aussi ben vla que j'apperçois mon paire.



SCENE

SCENE IX.

MICHAU, MARGOT, RICHARD;
HENRI, CATAU.

MICHAU.

Ardon, Monsieur; de nor' incivilitai; de
vous avoir laissé seul avec s^{te} petite fille, qui
ne fait pas encore entretenir les gens; mais c'est
qu'il faut faire ses affaires, *primo*, d'abord.

MARGOT.

Mon mari, tout est prêt pour le souper.

MICHAU.

Eh bien, boutons-nous à table.

CATAU.

Faudroit l'avancer ici la table, pour qu'on
puisse passer derrière. Mon frere, prêtez-moi un
peu la main.

*Elle va pour prendre la table avec Richard,
& Henri veut lui en épargner la peine.*

HENRI, à Catau.

Laissez-moi faire, ma belle enfant; vous n'ê-
tes pas assez forte.

CATAU, le repoussant.

Je ne s^{on}s pas assez forte? Allons donc, Mon-
sieur, je n'souffrirons pas qu'ils nous vous
preniez la peine...

HENRI.

Eh non, laissez-moi faire.

MICHAU.

A nous deux, Richard. *Ils vont prendre la table
& l'apportent sur le devant du théâtre.* Toi, Catau,
va-t'en avertir ta mere, & s^{ar}vez-nous à souper
tout de suite.

Catau sort.

F

S C E N E X.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

Pendant que Michau & Richard apportent la table, Henri IV va chercher le banc, & range les deux chaises de paille aux deux coins de la table.

MICHAU, *arrachant une chaise des mains de Henri.*

O H parguëne, Monfieu, permettez-nous d'faire les honneurs de cheux nous; Richard & moi, j'aurions été charcher le banc, & arrangé fort bian nos chaises, peut-être.

H E N R I.

Bon, bon ! fans façon, Monsieur Michau; oh ! parbleu fans façon.

MICHAU, *arrachant l'autre chaise.*

Non, Monfieu; ça ne se passera pas comme ça, vous dit-on.

S C E N E X I.

MARGOT & CATAU, *apportant les plats.*
HENRI, MICHAU, RICHARD.

M I C H A U.

A Llons, boutons-nous vite tretous à table. Mettais-vous sus ste chaise-là, Monfieu; toi, Margot, prend staute chaite, & mets-toi ilà.

M A R G O T, *à son mari, avec respect.*
Eh non, pernaï la pufôt; vous avais d'cou-

teume de vous mette sus eune chaise , mon ami.

H E N R I , *offrant sa chaise.*

Mon Dieu , ne vous déplacez pas , Monsieur Michau , reprenez votre chaise , je serai ravi d'être sur le banc , moi ; cela m'est égal , en vérité.

M I C H A U , *à Henri.*

Morgué , Monsieur , est-c'qu'vous vous gaussiez de nous , avec vos façons ? Je savons vivre. Est-c'qu'vous nous pernaïs pour des cochons ? Faut-il pas qu'un étranger il ait le mélieur siege , donc ?

H E N R I .

Allons , allons ; j'obéis , Monsieur.

M I C H A U .

Vous faites bian... sied-toi donc , femme ; je voulons rester-là entre ma fille & mon fils. *Ils s'asseyent tous.* Oh ça beuvons eun coup d'abord , ça ouvre l'appétit.

H E N R I .

Vous êtes homme de conseil , & vous inspirez la franche gaieté , Monsieur Michau..... *Refusant de la pinte de Michau , & se saisissant de celle qui est devant lui.* Non , servez Madame Michau ; je vais en verser , moi , à notre belle enfant , & je m'en servirai après.

M I C H A U .

C'est bian dit. Tiens donc , femme ; tend donc , Richard. *Ils boivent tous à la santé de Henri , comme leur convié.* Monsieur , j'ons l'honneur de boire à vot' fantai.

R I C H A R D , *buvant aussi à la santé de Henri.*

Monsieur , permettez-vous ?....

H E N R I .

Bien obligé , Messieurs & Mesdames. *Serrant la*

main de Catau. Je vous remercie , charmante Catau.

C A T A U , *faisant un petit cri.*

Aie , aie ! Monsieur , comme vous me ferez la main ! ça m'a fait mal , dea.

H E N R I .

Pardon , ma belle enfant ; je suis bien éloigné d'avoir l'intention de vous faire du mal , au contraire.

M I C H A U .

Tenais , Monsieur , je vous sars s'te premiere fois ci ; passé ça , s'arvons-nous nous-mêmes sans ça imonie : c'est aisé , car nos viandes sont toutes coupées.

H E N R I .

Grand-merci , Monsieur. *Il sert Catau.* Que j'aie l'honneur de vous servir , ma belle voisine. Je ne fais si vous avez de l'appétit ; mais vous en donneriez.

C A T A U .

C'est vot' grace , ben obligée , Monsieur ; v'sêtes ben poli !

M I C H A U , *à Margot.*

Prends donc , femme. Allons , pernaïs , vous autres ; je sis sarvi , moi.... (*Ils paroissent manger comme des gens affumés ; sur-tout Henri , qui mange avec une grande vivacité , ce qui est marqué par des silences.*) Vla un biau moment de silence. *Silence.* Allons , ça va bian , nous mangeons comm' des diables.

C A T A U .

C'est qu'il n'est cher que d'appétit.

H E N R I , *tout en mangeant avec vitesse.*

Oh ! ma foi , voilà un civet qui en donneroit ; quand on n'en auroit pas ! il est accommodé admirablement bien.

MARGOT.

Oh ! je l'ons accommodé à la grosse morguene ; mais c'est qu'Monfieu n'est pas difficile.

RICHARD.

Non , ma mere ; c'est que Monsieur est honnête , il veut bien trouver à son goût ce qu'il voit que nous lui donnons de bon cœur.

HENRI , *en mangeant & dévorant encore* :

Non , en vérité , fans compliment , ce civet-là est une bien bonne chose , d'honneur !

MICHAU , *prenant la pinte*.

Eh mais ! si je beuviemes !

HENRI.

C'est bien dit , car je m'engoue ; & puis je veux griser un peu Mademoiselle Catau , pour favoir si elle a le vin tendre.

CATAU , *haussant son gobelet*.

Affais , affais , Monsieur ; comme vous y allais ?

*Ils boivent & choquent tous.*MARGOT , *à Richard*.

Queuque t'as , mon fils , tu ne manges point ?

RICHARD.

J'ai assez mangé , ma mere , & je n'ai rien.

MICHAU , *la bouche pleine*.

Allons , Richard ; pisque tu n'manges pus , chante-nous eune chanfon ; tian , stella qu'tavois faite pour Agathe.

RICHARD.

Ah ! mon pere , depuis qu'elle m'a trahi !...

HENRI , *l'interrompant , tout en dévorant*.

Qui ! votre Maîtreffe vous a trahi , Monsieur Richard ? Eh ! contez-moi donc ça.

MICHAU , *toujours mangeant*.

Ne l'y en parlais donc pas ; vous le feriais

pleurer ; point de question là-dessus ; vous êtes trop curieux au moins. Allons , chante ça , te dis-je ,

M A R G O T.

Oui , chante , mon fieü ; ça t'égayera , & nous itout.

C A T A U.

Oh ! oui , oui ; chantez , chantez , mon frere ; & pis j'en chanterons eune après.

H E N R I , *à Catau avec feu.*

Je ferai ravi de vous entendre ! j'en ferai enchanté.

M I C H A U.

Allons , chante donc , je l'veux ; ne fais pas le benais.

RICHARD , *d'un air triste & contraint.*

C'est par obéissance pour vous , mon pere , & par égard pour Monsieur , qui n'a que faire de ma tristesse , que je vais chanter ; car je n'en ai nulle envie , en vérité.

Il chante.

Si le Roi m'avoit donné

Paris sa grand-Ville ,

Et qu'il me fallût quitter

L'amour de ma mie ,

Je dirois au Roi Henri :

Reprenez votre Paris ;

J'aime mieux ma mie ,

O gué ,

J'aime mieux ma mie.

*Henri se détournant
& répétant à demi-voix , au Roi Henri ,
d'une façon gaie , &
d'un air satisfait.*

H E N R I.

La chanson est jolie , très-jolie ; & Monsieur la chante à merveille.

M I C H A U.

Jell'croirois qu'il la chante bian ! Parguenne !

eh ! c'est ly qui l'a faite. Dame ! Monsieur , il est savant not' fils !

H E N R I.

A vous , aimable Catau : la vôtre à présent.

C A T A U.

Je ne nous ferons pas presser ; je n'avons pas une assez belle voix pour ça.

Elle chante le visage tourné vers Henri IV.

Charmant Gabrielle ,

Percé de mille dards ,

Quand la gloire m'appelle

Sous les drapeaux de Mars ;

Cruelle déparlie !

Malheureux jour !

Que ne suis-je sans vie ,

Ou sans amour !

Henri se détourne ,

& répète avec émo-

tion : charmante Ga-

brielle , pendant que

Catau continue à chan-

ter , & sans qu'elle s'in-

terrompe pour cela.

H E N R I.

C'est chanter comme un Ange ! *il embrasse Catau.* Cela mériterait bien un baiser.

C A T A U , *honteuse , & s'effuyant la joue.*

Pardi , Monfieu , vous êtes ben libre avec les filles !

M I C H A U , *à Catau.*

Allons , tu t'es attiré ça par ta gentillesse , faut en convenir.... *Sérieusement à Henri.* Mais il ne fauroit pas recommencer au moins , Monfieu , je vous en prions. Guiable ! il ne faut que vous en montrer , à ce qu'il me paroît.

H E N R I , *guieiment.*

Pardon , Papa Michau ; Mademoiselle Catau m'avoit transporté ! Je n'ai , ma foi , pas été le maître de moi.

M I C H A U , *se versant à boire.*

Gnia pas grand mal. Eh bian , moi , je vous

itout vous dire eune chanfon , & pis vous vian-
drais me baiser par après , si je l'ons mérité.
Attendais que je retrouvions l'air... C'est l'air
du Pas d'Henri IV dans les Tricotets. La , la ,
la , la ; m'y voici , j'y suis.

Il chante sur l'air qui est noté ci-après.

J'aimons les filles ,

Et j'aimons le bon vin.

Allons , chorû.

De nos bons drilles

Voilà tout le refrain :

J'aimons les filles ,

Et j'aimons le bon vin.

Chorû.

L'on reprend le refrain en chœur.

2.

Moins de foudrilles

Eussent troublé le fein

De nos familles ,

Si l'Ligueux , plus humain ;

Eût aimé les filles ,

Eût aimé le bon vin.

Chorû. *Tous chantent les deux derniers vers encore.*

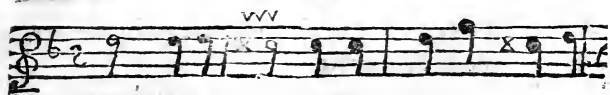
Vive Henri Quatre !

Vive ce Roi vaillant ;

Henri doit marquer pendant que l'on chante ce couplet , une sensibilité si grande qu'elle paroisse aller jusqu'aux larmes ; & c'est dans ce point de vue qu'il doit jouer le reste de cette Scene , jusqu'au moment où l'on leve la table , affecter de pleurer , &c. l'acteur le peut.







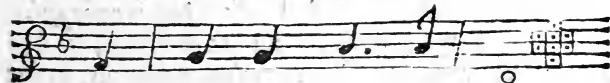
Vive Henri Quatre ! Vi - ve ce Roi vaill-



lant ! Ce Diable à qua - tre A le r -



ple ta - lent De boire , & de bat - tre ,



Et d'être un verd ga - lant.

Ah ! grand chorû pour celui-là.

Tous reprennent en chœur ,

Vive Henri Quatre !

Vive ce Roi vaillant.

Mais parguenne , Monſieu , beuvons à la fantai
de ce bon Roi ; & vous l'y dirai , au moins ;
mais dites l'y , vous qu'avais l'honneur de l'ap-
porcher ; dites l'y ; pormettais-le moi.

H E N R I , *dans l'attendriſſement.*

Je vous le promets , il le ſaura ſûrement.

Ils ſe verſent du vin , & choquent tous avec le Roi.

M A R G O T , *ſe levant pour choquer.*

Et que je l'chérifſſons.

M I C H A U , *debout & choquant.*

Et que je l'bénifſſons.

C A T A U , *debout auſſi , & choquant.*

Et que je l'aimons pus que nous-mêmes.

RICHARD, *debout & s'allongeant pour choquer.*

Et que nous l'adorons.

HENRI, *attendri au point d'être prêt à verser des larmes.*

Je n'y puis.... plus tenir.... je suis prêt.... à verser des larmes... de tendresse & de joie. *Il se détourne.*

M I C H A U, *à Henri.*

Comme vous vous détournais ! est-c'que vous n'topais pas à tout c'que je ditons là de not' Roi, donc ?

H E N R I, *d'un ton entrecoupé.*

Si fait, mes amis.... au contraire, votre amour pour votre Roi.... m'attendrit au point que mon cœur... allons, allons ; à la santé de ce Prince. *Ils recommencent à choquer.*

M A R G O T.

De ce bon Roi.

C A T A U.

De ce cher Roi.

M I C H A U.

De ce vaillant Roi.

R I C H A R D.

De ce grand Roi.

M I C H A U.

De ses enfants, de ses descendants... Eh bien ! dites donc itout un mot d'éloge de not' Roi ! Est-c'que vous n'oserais le louer donc vous ? a'vous peur qu'ça ne vous écorche la langue ? M'est avis, morgué, que vous n'l'aimais pas autant que nous. Ne seriais-vous pas d'ces anciens Ligueux ? Oh ! vous n'êtes pas un bon Français, morgué.

H E N R I, *dans le dernier attendrissement.*

Pardonnez-moi... De tout mon cœur... à la santé... de ce bon Roi.

M I C H A U , *avant d'avaler son vin.*

De ce bon Roi !... Parguenne , l'on a ben de la paine à vous arracher ça !

M A R G O T , *après avoir bu.*

Stapendant , ses louanges venont d'elles-mêmes à la bouche.

C A T A U .

Alles ne content rian.

R I C H A R D .

Elles partent du cœur.

M I C H A U .

Tatigué ! ça fait du bian de boire à la fantai d'Henri ! oh ça , je n'mangeons plus ; levons-nous de table ; aussi ben quand on a eune fois bu à la fantai du Roi , on n'osera pus boire à personne.)

R I C H A R D .

Reportons la table , mon pere , afin qu'on puisse desservir plus commodément.

M I C H A U .

T'as raison... *A Henri qui veut aider à transporter la table.* Oh ça , allais-vous encore faire vos garimones ? j'vous les défendons.

H E N R I , *aidant toujours à desservir.*

Je vous laisserai faire ; j'aiderai seulement un peu à la belle Catau.

M I C H A U .

Je ne l'voulons pas , vous dis-je... Allons , Margot , Catau , achevais de nous ôter tout ça , & pis , allais mettre des draps blancs au lit de Monfieu.

M A R G O T .

Oui , mon ami ; ça va êt' fait.

C A T A U .

Oui , mon paire ; quand j'aurons tout rangé

ici, j'irons, ma mere & moi, faire le lit de Monsieur.

HENRI, *tenant quelques assiettes.*

Tenez, ma chere Catau, où faut-il porter ce que je tiens-là ?

CATAU.

Eh ! laissez-moi faire. Pardi, mon cher Monsieur, vous avais toujours les mains fourrées partout.

MICHAU.

Parguenne, voulais-vous bien leux laisser faire leux besognes elles-mêmes ? Vous êtes bien têtue toujours !

HENRI, *aidant encore à desservir.*

Eh, non, non ; je ne me mêlerai plus de rien, voilà qui est fait. *L'on frappe à la porte de la maison.*

MICHAU.

L'on frappe à not' porte, va voir qui c'est, Richard.

Margot & Catau sortent.

RICHARD.

J'y cours, mon pere... Juste Ciel ! c'est Agathe !

SCENE XII.

HENRI, MICHAU, RICHARD.
AGATHE, LUCAS.

LUCAS, *à Agathe vêtue en Paysanne.*

EH bien, Mamfelle ! le vla Monsieur Richard ; j'parlais l'y donc ; mais il ne vous craira pas, vantais-vous-en.

AGATHE, *se jettant aux pieds de Michau
& de Richard, successivement.*

Ah, Monsieur Michau !... Ah, Richard !...
Je viens me jeter à vos pieds, & vous supplier
de m'entendre...

RICHARD, *la relevant.*

Relevez-vous, Agathe ;... je ne souffrirai pas...

MICHAU, *à Agathe.*

Oh, oh ! qui vous amene ici, ma mie ? faut
êr' ben impudente pour oser encore remettre les
pieds cheux nous, après c'qu'ous avais fait !

RICHARD.

Eh ! mon pere, épargnez...

AGATHE, *en pleurs.*

J'avoue, Monsieur, que l'excès de ma hardiesse mériterait ce nom, si j'étois coupable ; mais c'est le Marquis de Conchiny qui m'a enlevée malgré moi.... Mes pleurs m'empêchent...

HENRI.

A part. Conchiny ! Conchiny ! *Haut à Michau.*
Qui est cette fille-là ? elle m'intéresse infiniment ;
elle est jolie.

MICHAU.

Ah, ouiche ! c'est une jolie fille qui s'est vendue à ce vilain Marquis de Conchiny, pus-tôt que d'apouser honnêtement mon fils ! Ça fait eune jolie fille ça !

*L'on frappe à la porte ; Margot & Catau arrivent
& ouvrent.*



S C E N E X I I I.

HENRI, MICHAU, AGATHE, RICHARD,
LUCAS, MARGOT, CATAU, LE
GARDE-CHASSE.

MARGOT ET CATAU, *ensemble.*

{ Mon mari, c'est Monsieur le Garde-Chasse.
{ Mon pere,

M I C H A U.

Ah ! ah ! c'est bian tard que....

LE GARDE-CHASSE.

C'est, Monsieur Michau, qu'il y a trois Seigneurs qui ont chassé aujourd'hui avec le Roi, qui ont soupé chez moi, & à qui ma femme vient de dire que vous aviez chez vous un Seigneur de leurs amis, avec lequel elle vous avoit vu rentrer de la forêt. Mais les voici..... Bon soir, Monsieur Michau.

M I C H A U.

Bon soir, Monsieur le Garde-Chasse.

Le Garde-Chasse se retire.

S C E N E X I V.

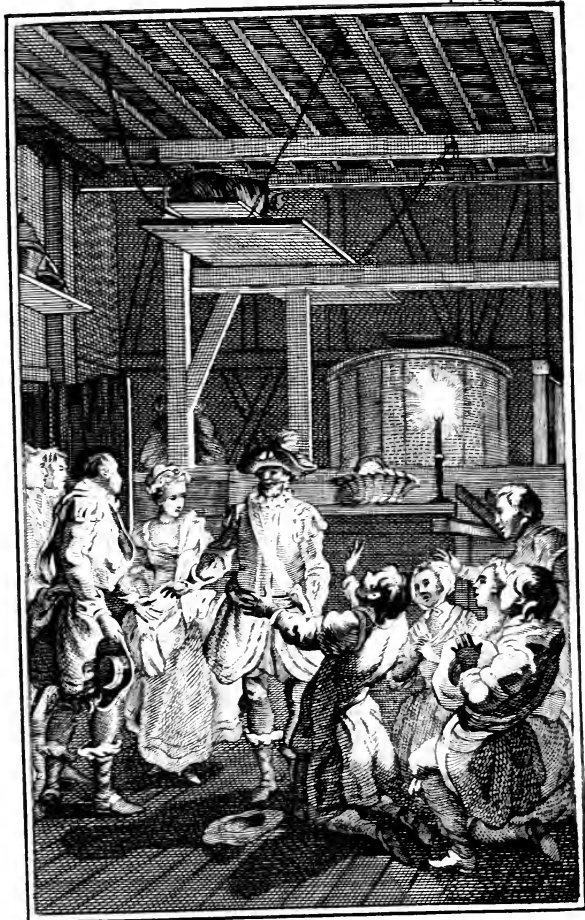
E T D E R N I E R E.

HENRI, MICHAU, AGATHE,
RICHARD, LUCAS, MARGOT,
CATAU, *le Duc de SULLY, le Duc*
de BELLEGARDE, le Marquis de
CONCHINY.

M I C H A U.

Voyais, mes biaux Seigneurs, si ce Monsieur là est un Seigneur itout ; je ne l'crois pas ; il





Quoy! c'est la nôtre Roy! nôtre bon Roy!
nôtre grand Roy!

s'est dit Officier du Roi. *Tirant par le bras le Roi , qui a le visage tourné d'un autre côté. Voyais , reconnoissais-vous si'honnête homme-là ?*

Le Duc de SULLY , le Duc de BELLEGARDE , & le Marquis CONCHINY , ensemble.

Quoi ! c'est vous , Sire !... Sire , c'est-vous-même !

MICHAU , MARGOT ; LUCAS , CATAU ,
RICHARD & AGATHE , *tombant tous à genoux au pieds du Roi.*

Quoi ! c'est-là le Roi ! c'est-là notre bon Roi , notre grand Roi !

H E N R I , *avec attendrissement.*

Relevez - vous , mes bonnes gens ; relevez-vous , mes amis ; je le veux , mes enfants ; relevez-vous , je vous l'ordonne.

AGATHE , *restant seule aux genoux du Roi.*

Non , Sire ; puisque c'est vous , je resterai à vos pieds pour vous demander justice d'un cruel ravisseur ; du Marquis de Conchiny , qui m'a arrachée à tout ce que j'aime , au moment que j'étois prête à épouser Richard... Les larmes étouffent ma voix au point...

Le Marquis de CONCHINY , à part.

Ciel ! c'est Agathe !

H E N R I , *relevant Agathe , & d'un ton sévère.*

Conchiny , ... qu'avez-vous à répondre ? ... Eh bien ? eh bien ? répondez donc ! vous paroissez interdit.

Le Marquis de CONCHINY , se rassurant un peu.

C'est qu'un rien m'embarrasse , Sire ; ... car , dans le fond , pourquoi serois - je interdit ? ... & ... n'avouerois-je pas à Votre Majesté une affaire... de pure galanterie ?

Le Duc de SULLY, vivement.

J'adore Dieu ! quelle galanterie !...

Le Duc de BELLEGARDE, légèrement, au Duc de Sully.

Et mais , il ne faut pas prendre cela au grave.

H E N R I.

Laissez-le donc achever. Eh bien ?

Le Marquis de CONCHINY.

Eh bien , Sire , le fait est que j'ai eu envie ,
(*avec un rire forcé*) mais bien envie de cette jeune
payfanne ;... qu'à la vérité , j'ai aidé un peu à la
lettre pour lui faire voir Paris , malgré elle.

H E N R I, *l'interrompant.*

Malgré elle !... vous avez donc employé la
violence ?

Le Marquis de CONCHINY.

Eh mais , Sire , si vous voulez ;... C'est mon
valet de chambre qui me l'a amenée , avec bien de
la peine ; & je vais...

H E N R I, *d'un air sévère.*

Eh , c'est cette violence que je punirai.

Le Marquis de CONCHINY, avec feu.

Ah ! Sire , ne m'accablez point de votre colere !
J'avoue mon crime ; mais mon crime m'a été inu-
tile , & n'a fait que tourner à ma honte. Agathe
est vertueuse ; Agathe ne m'a point cédé la vic-
toire ; & pour la remporter , elle a été jusqu'à
vouloir attenter elle-même à sa vie. J'atteste le
Ciel de la vérité de ce que je dis , & qu'il me pu-
nifie sur le champ , si je vous en impose... Eh !
dans l'instant , c'est moins , je le jure à Votre
Majesté , la crainte de ma disgrâce que les re-
mords cruels & le repentir qui...

HENRI

HENRI, *l'interrompant d'un air noble & sévère.*

Mais, il ne me suffit point, à moi, que par cet aveu, par vos remords, par votre repentir, Agathe soit justifiée vis-à-vis de ces gens-ci; le crime de votre part n'en est pas moins commis; je leur en dois la réparation. Ainsi donc, je veux que vous fassiez une rente de deux cens écus d'or à cette fille, & que...

AGATHE, *l'interrompant.*

Non, Sire; je me croirois déshonorée si j'acceptois de cet homme des bienfaits honteux qui pourroient laisser des soupçons.

RICHARD, *l'interrompant.*

Ah! divine Agathe! cet aveu du Marquis de Conchiny, ... & plus encore le refus que vous venez de faire des biens ignominieux que l'on vouloit le forcer de vous donner, est pour moi une pleine & entière conviction de votre innocence... Non, vous ne fîtes jamais coupable; c'est moi qui le suis d'avoir pu vous croire un seul instant criminelle; &...

MICHAU.

T'as raison mon fils; & tu peux à présent épouser l'te digne enfant-là.

HENRI.

En ce cas-là, je me charge donc de la dette de Conchiny. *Au Marquis.* Retirez-vous, & ne paroissez pas devant moi que je ne vous le fasse dire. *Conchiny se retire. A part, au Duc de Sully.* Aussi-bien, mon ami Rosny, je soupçonne violemment ce malheureux Italien-là d'être l'auteur de toutes les noirceurs qu'on vous a faites; nous en parlerons dans un autre temps.. *Haut.* Oh ça, mes enfants, j'ai bien des engagements à remplir

ici : pour m'acquitter du premier , je donne dix mille francs à Agathe & à votre fils , Monsieur Michau ; mais vous ne savez pas que j'ai promis à la belle Catau de lui faire épouser un certain Lucas , son amoureux , qui n'est pas bien riche ; & pour réparer cela , je leur donne aussi dix mille francs pour les unir.

LUCAS , *sautant de joie.*

Dix mille francs , & Catau.

M I C H A U.

Tous ensemble. { Quel bon Roi !...
RICHARD ;
Ah , Sire !
CATAU & AGATHE
Quel bon Prince !

H E N R I.

Duc de Sully , que cette somme de vingt mille francs leur soit comptée ici , demain dans la journée ; je vous en donne l'ordre.

Le Duc de SULLY , s'inclinant.

Vous ferez obéi , Sire. *Se relevant , & d'un air attendri.* Ah ! mon cher Maître , par ces traits de justice & de générosité vous me ravissez ! Vous venez d'en agir en Roi , & en pere avec ces bons Payfans , qui sont vos Sujets & vos enfants tout aussi bien que votre Noblesse. Mais , Sire , vous nous devez aux uns & aux autres de ne point exposer votre vie à la chasse , comme vous le faites tous les jours. *Avec colere.* Permettez-moi de le dire à Votre Majesté ; cela me met , moi , dans une véritable colere. Vive Dieu ! Sire , votre vie n'est point à vous , vous en êtes comptable (*montrant le Duc de Bellegarde*) à des serviteurs comme nous qui vous adorent , (*montrant*

les Paysans) & au peuple Français dont vous voyez que vous êtes l'idole.

HENRI, *de l'air de la plus grande bonté.*

Oui, oui; tu as raison, mon ami, tu m'attendris: ne me gronde plus, mon cher Rosny; à l'avenir je ferai plus sage.

MICHAU, *très-vivement.*

Morgué, Sire, c'est que ce Gentilhomme-là n'a pas tort; au nom de Dieu, conservez-nous vos jours; ils nous sont si chers!

TOUS LES PAYSANS *ensemble s'inclinant.*

Ah! notre Roi; ah notre pere, conservez-vous, conservez-vous!

HENRI, *regardant tous ces paysans.*

Quel spectacle divin!

MICHAU, *encore plus vivement.*

Eh oui, ventregué, conservez-vous! vous venais de marier nos jeunes gens, faut, Sire, que vous vivais plus qu'eux... Mais quel excellent homme! Pardon, Votre Majesté, si je vous en ai si mal reçus; je n'connoissons pas tout notre bonheur, & si j'avons manqué au respect... de la considération...

HENRI, *l'interrompant.*

Vous m'avez très-bien reçu, & je veux demeurer votre ami au moins, Monsieur Michau... Mais brisons-là; j'ai besoin de repos, &...

MICHAU, *l'interrompant.*

Venais, Sire; venais, coucher dans mon propre lit. Ces Seigneurs prendront ceux de mon fils & de Catau. Et nous j'irons t're tous passer la nuit au moulin. Eune nuit est bientôt passée, quand on la passe pour Votre Majesté.

Michau conduit le Roi & les deux Seigneurs.

LUCAS, *prenant Agathè sous le bras.*
Et nous, je vous remener Agathe cheux elle ; &
à demain aux nocès , mes enfans.

Fin du troisieme & dernier Acte.

J' Ai lu par ordre de Monseigneur le Vice-
Chancelier , *la Partie de Chasse de Henri IV,*
Comédie en trois actes & en prose ; & je n'y ai rien
trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'im-
pression. A Paris ce 12 Décembre 1765.

CRÉBILLON.



